CLASSIQUES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE • ÉDITION ILLUSTRÉE

La Vie de saint Martin

De vita beati Martini

Sulpice Sévère



Édition intégrale en français contemporain, avec le contexte historique du narrateur et 14 illustrations

Table des matières

Introduction Le mot d'ouverture du narrateur : l'homme derrière la légende 5

Lettre de dédicace Lettre de l'auteur à son ami Didier sur la Vie de saint Martin 7

Chapitre I Pourquoi une vie sainte vaut plus que la gloire d'Hector ou de Socrate 9

Chapitre II De la Pannonie à l'Italie : le garçon qui s'enfuit à l'église et fut conduit à l'armée enchaîné 11

Chapitre III Le manteau coupé en deux aux portes d'Amiens et la vision du Christ 15

Chapitre IV Face à face avec Julien à Worms : « Je suis soldat du Christ ; je ne peux pas combattre » 18

Chapitre V Saint Hilaire de Poitiers, la fonction d'exorciste et l'embuscade des brigands dans les Alpes 21

Chapitre VI La rencontre avec le Diable sur la route, la flagellation publique et le poison sur l'île de Gallinara 23

Chapitre VII Le monastère de Ligugé et le premier miracle : le catéchumène qui revint à la vie 25

Chapitre VIII Le jeune esclave de Lupicin sauvé de la mort 28

Chapitre IX L'« enlèvement » pour le faire évêque de Tours et l'humiliation de l'évêque Defensor 29

Chapitre X L'évêque qui vivait dans une cabane en bois : la fondation de Marmoutier 32

Chapitre XI Le faux martyr démasqué : l'esprit du criminel près de l'autel 34

Chapitre XII Le cortège funèbre païen figé au milieu des champs 36

Chapitre XIII Le défi du pin sacré : attaché sous l'arbre qui tombe 38

Chapitre XIV Le feu qui recula contre le vent et les deux anges armés à Levroux 41

Chapitre XV Le cou offert à l'épée au pays des Éduens 43

Chapitre XVI La jeune fille paralysée guérie à Trèves avec de l'huile bénite 44

Chapitre XVII L'ancien proconsul Tétradius et les doigts de Martin dans la bouche d'un possédé 46

Chapitre XVIII La fausse rumeur de l'invasion barbare, le baiser au lépreux à Paris et les fils de la tunique 48

Chapitre XIX La lettre qui guérit la fille d'Arborius, les yeux de Paulin de Nole et la chute dans l'escalier 50

Chapitre XX Le banquet de l'empereur Magnus Maximus : la coupe passée au prêtre avant l'empereur 52

Chapitre XXI Les conversations avec les anges et le Diable à la corne de bœuf couverte de sang 55

Chapitre XXII Les déguisements de Jupiter, Mercure et Vénus — et la promesse de pardon au Diable lui-même 57

Chapitre XXIII L'histoire de Clair, le faux prophète Anatole et la tunique qui s'évanouit dans les airs 59

Chapitre XXIV Les faux Christs en Hispanie et le Diable habillé en empereur : « Je ne reconnaîtrai pas le Christ sans les marques de la Croix » 62

Chapitre XXV La visite de l'auteur à saint Martin : l'évêque qui lava les pieds de son biographe 65

Chapitre XXVI Le portrait intérieur : l'enclume du forgeron et sa patience envers ses propres prêtres 68

Chapitre XXVII Conclusion : un visage lumineux et la réponse aux évêques envieux 70

Épilogue du narrateur Ce qui s'est passé ensuite : la mort de saint Martin et l'origine du 11 novembre 71

À propos de cette édition 74

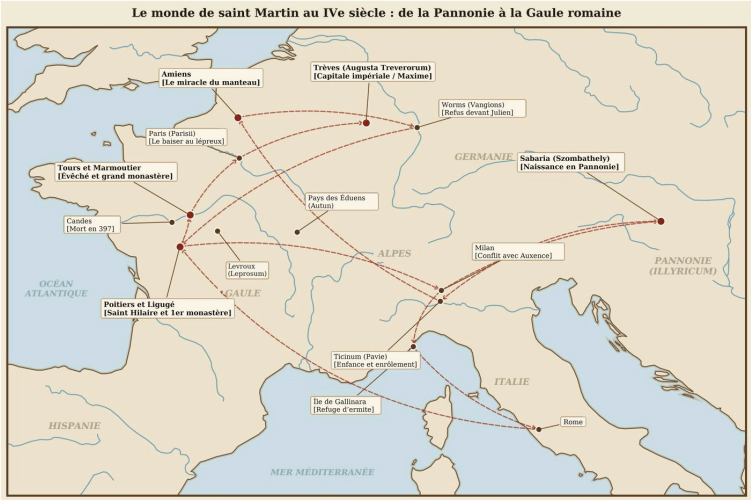
INTRODUCTION

Le mot d'ouverture du narrateur : l'homme derrière la légende

Dans une grande partie de l'Europe, il suffit que revienne le 11 novembre pour que le nom de saint Martin retrouve sa place dans les conversations de tous les jours, et avec lui l'odeur des châtaignes grillées, le vin nouveau, les défilés aux lanternes et ces journées douces et ensoleillées, hors saison, que tant de peuples appellent « l'été de la Saint-Martin ». Presque tout le monde connaît l'image du jeune soldat romain à cheval qui, par une journée d'hiver glaciale, coupa son manteau en deux avec son épée pour couvrir un mendiant grelottant de froid.

Ce que peu de gens savent, c'est que saint Martin de Tours (v. 316/336 – 397 apr. J.-C.) n'a rien d'une silhouette floue sortie de la légende médiévale. Au contraire : c'est l'une des personnalités les mieux documentées de la fin de l'Empire romain. Sa biographie — *La Vie de saint Martin* (*De vita beati Martini*) — a été écrite de son vivant, par un homme qui le connaissait personnellement, qui avait mangé à sa table et longuement parlé avec lui : **Sulpice Sévère**.

Sulpice Sévère (v. 363 – v. 425) était un brillant avocat, un orateur réputé et un aristocrate d'Aquitaine, dans le sud-ouest de la France actuelle. Quand il décida d'écrire ce livre, vers 396, l'Empire romain d'Occident traversait une transformation profonde. Le christianisme avait cessé d'être une religion persécutée pour devenir la foi officielle des empereurs ; dans les villes se multipliaient des évêques influents, vêtus de soie et habitués à dîner à la cour, tandis que dans les villages des campagnes (*pagi*) la population rurale continuait de vénérer des arbres sacrés et les vieux dieux celto-romains.



Carte historique : le monde de saint Martin au IVe siècle — de sa ville natale de Sabaria (Pannonie) et de sa jeunesse militaire à Ticinum, Amiens et Worms, jusqu'aux monastères de Ligugé et de Marmoutier et au diocèse de Tours.

Au milieu de ce monde en pleine mutation, Martin était un vrai scandale pour les élites : un ancien officier de la garde impériale qui refusa de se battre, face à face avec le futur empereur Julien ; que le peuple attira par ruse pour l'emmener et le faire évêque de Tours, mais qui n'accepta jamais de vivre dans un palais épiscopal, préférant une cabane en bois et une tunique rugueuse en poil de chameau. C'était un homme qui embrassait les lépreux aux portes de Paris, tenait tête aux empereurs à Trèves, démasquait les charlatans et alla jusqu'à choquer les théologiens les plus stricts en affirmant que même le Diable en personne serait pardonné par Dieu s'il était capable de se repentir.

Dans cette édition, le texte complet de Sulpice Sévère a été réécrit dans un **français clair, naturel et contemporain**, en conservant fidèlement chaque épisode et chaque détail de l'original latin. À la fin de chaque chapitre, je te rejoins en tant que narrateur pour expliquer les coutumes militaires romaines, la géographie de l'époque, l'arrière-plan

politique et la culture du IVe siècle — des détails évidents pour les lecteurs du temps de Sulpice, mais qui nous aident aujourd'hui énormément à saisir la force extraordinaire de cette histoire.

LETTRE DE DÉDICACE

Lettre de l'auteur à son ami Didier sur la Vie de saint Martin

Sévère salue chaleureusement son très cher frère Didier.

Mon frère et grand ami : j'avais décidé de garder dans un tiroir, enfermé entre les quatre murs de ma maison, ce petit livre que j'ai écrit sur la vie de saint Martin. Peu sûr de moi par nature, je voulais m'épargner les critiques des gens. Je craignais — et je pense toujours que c'est ce qui arrivera — que mon écriture mal dégrossie ne déplaise aux lecteurs et que tout le monde me reproche d'avoir eu le culot de m'attaquer à un sujet qui méritait des écrivains d'un tout autre talent. Mais tu as tellement insisté que je n'ai pas pu me résoudre à dire non. Après tout, que ne ferais-je pas pour notre amitié, même au risque de ma réputation ?

Je t'ai donc remis ce petit livre, en me fiant à ta promesse de ne le montrer à personne d'autre. Malgré tout, je t'avoue ma crainte que ce soit toi qui lui ouvres la porte du monde — et une fois qu'il sera sorti, il n'y aura plus moyen de le rappeler.

Si cela arrive et que tu vois que certains commencent à le lire, demande-leur, s'il te plaît, d'accorder plus de poids aux faits qu'au style, et d'être patients si quelque phrase moins élégante leur écorche l'oreille ; après tout, le Royaume de Dieu ne repose pas sur l'art de bien parler, mais sur la foi. Qu'ils se souviennent aussi que le salut du monde n'a pas été annoncé par de grands orateurs, mais par des pêcheurs — même si

Dieu, s'Il y avait vu la moindre utilité, aurait parfaitement pu le faire aussi par des orateurs.

La vérité, c'est que lorsque j'ai décidé de me mettre au travail, estimant qu'il serait impardonnable de laisser tomber dans l'oubli les qualités d'un homme aussi extraordinaire, je me suis promis de ne pas avoir honte si quelque faute de grammaire m'échappait. Je n'ai jamais été un grand connaisseur de l'art des lettres et, même le peu que j'ai étudié autrefois, je l'ai oublié faute de pratique, après tant d'années.

Cela dit, pour m'épargner l'ennui d'avoir à me justifier, si tu tiens vraiment à publier le livre, efface mon nom. Il te suffit de gratter la signature sur le premier feuillet pour que la page se taise — ou plutôt, et c'est tout ce qui compte : que le livre ne parle que de l'histoire qu'il raconte et garde le silence sur le nom de celui qui l'a écrit.

> **Le contexte du narrateur : la fausse modestie d'un grand avocat et les livres « grattés »**
>
> Ne nous laissons pas avoir par la modestie littéraire de Sulpice Sévère ! Quand il s'excuse de son « écriture mal dégrossie » et d'éventuelles « fautes de grammaire » (*soloecismi*), il emploie une technique classique de l'art oratoire romain appelée *captatio benevolentiae* — l'art de gagner la sympathie du lecteur en feignant l'humilité. En réalité, Sulpice était l'un des juristes et des auteurs les plus cultivés de la Gaule romaine, au point que les humanistes de la Renaissance l'ont surnommé le « Salluste chrétien » pour la qualité de son latin.
>
> Il y avait pourtant un débat bien réel derrière ces mots : à la fin du IVe siècle, l'élite romaine formée dans les écoles classiques méprisait les textes de la Bible parce qu'ils étaient écrits dans un latin simple et direct, très éloigné de la prose raffinée de Cicéron. En rappelant que l'Évangile a été annoncé « non par de grands orateurs, mais par des pêcheurs », Sulpice soutient que la vérité historique et spirituelle compte bien plus que l'éclat littéraire.
>
> Remarque aussi le détail pratique à la fin de la lettre : *« il te suffit de gratter la signature sur le premier feuillet »* (*titulum fronti erade*). Dans l'Antiquité tardive,

l'imprimerie n'existait pas encore ; publier un livre, c'était envoyer un manuscrit sur parchemin à un ami bien introduit — ici Didier, un autre aristocrate chrétien d'Aquitaine — pour que les copistes de sa maison en fassent de nouveaux exemplaires. Comme le parchemin (de la peau d'animal traitée) était cher et très résistant, on effaçait le nom de l'auteur au sens propre, en grattant l'encre sèche avec une lame ou une pierre ponce. Bien entendu, Didier n'a gratté aucun nom : il a diffusé le livre partout, et l'œuvre est devenue le premier grand best-seller de la littérature chrétienne d'Occident !

CHAPITRE I

Pourquoi une vie sainte vaut plus que la gloire d'Hector ou de Socrate

Beaucoup de gens, obsédés par les études profanes et le désir de prestige, se sont persuadés qu'ils pourraient rendre leur propre nom immortel en écrivant la biographie de personnages célèbres. Il est vrai que cet effort ne leur a pas donné l'éternité, mais il leur a tout de même apporté un peu de ce qu'ils cherchaient : d'un côté, ils ont laissé leur nom dans la mémoire du monde, si peu que cela vaille ; de l'autre, en racontant la vie d'hommes remarquables, ils ont éveillé chez leurs lecteurs une grande envie de suivre ces exemples. Seulement, rien de tout cela n'était d'aucune utilité pour atteindre la vie vraiment heureuse et éternelle.

À quoi leur a servi, au bout du compte, la renommée de leurs livres, condamnée à disparaître avec ce monde ? Et qu'ont gagné les générations suivantes à lire les combats d'Hector ou les discussions philosophiques de Socrate ? Vouloir les imiter est déjà bien sot ; ne pas s'opposer fermement à ces idées est pure folie. Comme ils ne mesuraient la vie humaine qu'à ce qui se fait ici-bas, ils ont placé leur espérance

dans des légendes et livré leur âme au tombeau. Ils croyaient qu'il suffisait de survivre dans la mémoire des gens, alors que le vrai but d'un être humain devrait être de chercher la vie éternelle, et non la gloire éternelle — une chose qui ne se gagne ni en écrivant, ni en faisant la guerre, ni en philosophant, mais en vivant avec droiture, bonté et fidélité à Dieu.

Cette erreur, transmise de génération en génération par les livres, a été si puissante qu'elle a poussé un très grand nombre de gens à imiter tantôt cette philosophie creuse, tantôt ce faux idéal de bravoure guerrière. C'est justement pour cela que je crois qu'il vaut vraiment la peine d'écrire la biographie d'un homme réellement saint, qui puisse servir d'inspiration à d'autres dans l'avenir. Qui sait si, en la lisant, beaucoup ne se sentiront pas appelés à la vraie sagesse, au service de Dieu et à une vie droite. Et en faisant cela, je pense aussi à mon propre bien : je ne compte pas devenir célèbre parmi les hommes, mais recevoir de Dieu une récompense durable. Car même si je n'ai pas réussi moi-même à vivre de manière à donner l'exemple, j'ai au moins fait ce qui était en mon pouvoir pour faire connaître quelqu'un qui mérite vraiment d'être imité.

Je vais donc commencer à raconter la vie de saint Martin, en montrant qui il était aussi bien avant d'être évêque qu'après avoir pris la charge de son diocèse. Bien sûr, je n'ai pas réussi à découvrir tout ce qu'il a fait : les épisodes dont il fut le seul témoin restent secrets, parce que Martin n'a jamais cherché les éloges et que, s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait préféré cacher toutes ses bonnes actions. D'ailleurs, même de ce qui est parvenu à mes oreilles, j'ai laissé beaucoup de choses de côté, car j'ai jugé suffisant de choisir les moments les plus marquants — ne serait-ce que pour ne pas lasser le lecteur avec trop de cas. Je demande seulement aux lecteurs de faire confiance à ce qui est écrit ici et d'être sûrs que je n'ai rien couché sur le papier sans l'avoir d'abord vérifié très

soigneusement. Si j'avais eu le moindre doute, j'aurais préféré me taire plutôt que de raconter des mensonges.

> **Le contexte du narrateur : Hector, Socrate et l'invention d'un nouveau modèle de héros**
>
> Dans ce chapitre d'ouverture, Sulpice Sévère s'adresse directement au public cultivé de l'Empire romain. Dans l'école romaine du IVe siècle, toute l'éducation tournait autour de deux grands points de repère : l'épopée guerrière d'Homère — représentée par **Hector**, le héros troyen de l'*Iliade* — et la tradition philosophique grecque — représentée par **Socrate**.
>
> En les opposant à Martin, Sulpice lance une petite révolution culturelle : il propose de remplacer le héros de guerre et le philosophe antique par un nouveau modèle humain — l'homme de foi qui s'engage dans la *coelestis militia*, le « service militaire du Ciel ». Remarque aussi l'engagement pris à la fin du chapitre : en ancien avocat habitué à prouver les faits au tribunal, Sulpice garantit qu'il n'a retenu que des récits recueillis auprès de témoins oculaires dignes de confiance ou entendus de la bouche même de Martin.

CHAPITRE II

De la Pannonie à l'Italie : le garçon qui s'enfuit à l'église et fut conduit à l'armée enchaîné

Martin est né à Sabaria, une ville de la province de Pannonie, mais il a grandi en Italie, à Ticinum. Sa famille avait une bonne position sociale selon les critères de l'époque, mais ses parents étaient païens. Son père avait commencé sa vie militaire comme simple soldat et s'était ensuite élevé jusqu'au grade de tribun militaire.

Dans sa jeunesse, Martin suivit lui aussi la carrière des armes : il servit dans la cavalerie de la garde impériale sous le règne de l'empereur

Constance, puis sous les ordres du césar Julien. Ce n'était pourtant pas par choix : dès son plus jeune âge, ce garçon extraordinaire ne pensait qu'à servir Dieu. Il n'avait que dix ans quand, contre la volonté de ses parents, il s'enfuit dans une église et demanda à être accepté comme catéchumène. Peu de temps après, déjà tout entier tourné vers les choses de Dieu d'une manière étonnante pour son âge, il rêvait à douze ans d'aller vivre en ermite au désert — et il l'aurait fait s'il n'avait pas été encore si jeune et si fragile. Malgré tout, l'esprit toujours occupé par les monastères ou par l'église, il portait déjà dans son cœur, enfant, ce qu'il accomplirait plus tard avec tant de dévouement.

Entre-temps, les empereurs publièrent un décret obligeant les fils de vétérans à s'enrôler dans l'armée. Le propre père de Martin — qui ne supportait pas de voir les penchants religieux de son fils — le dénonça et le livra aux autorités. C'est ainsi qu'à quinze ans à peine, Martin se retrouva arrêté, mis aux fers et forcé de prêter le serment militaire. Il n'emmena avec lui qu'un seul esclave pour le servir, mais il renversa complètement les rôles habituels : c'était le maître qui servait le serviteur. Le plus souvent, c'était Martin lui-même qui lui retirait ses bottes et les nettoyait, et tous deux s'asseyaient pour manger ensemble à la même table, presque toujours avec Martin qui servait le repas.



À Ticinum (Pavie), le jeune soldat Martin, âgé de quinze ans à peine, met la hiérarchie romaine sens dessus dessous et s'agenouille dans la tente pour retirer et nettoyer les bottes militaires de son propre serviteur.

Il passa presque trois ans dans l'armée avant d'être baptisé, mais il se tint toujours bien à l'écart des vices dans lesquels tombent d'ordinaire les soldats. Il traitait ses compagnons d'armes avec une immense bonté et une générosité peu commune, et il avait une patience et une humilité qui semblaient dépasser les forces humaines. Quant à la simplicité avec laquelle il vivait, il n'est même pas nécessaire d'en faire l'éloge : il menait une vie si austère que, déjà à l'époque, il ressemblait plus à un moine qu'à un soldat. Par cette manière d'être, il avait tellement conquis ses camarades que tous éprouvaient pour lui un respect et une affection énormes.

Sans même avoir encore reçu le baptême, il vivait déjà, dans la pratique, en vrai chrétien par les œuvres qu'il accomplissait : il aidait ceux qui étaient en difficulté, secourait les plus malheureux, donnait à manger aux affamés et des vêtements à ceux qui n'avaient rien à se mettre. De sa solde, il ne gardait rien pour lui au-delà de ce qu'il fallait pour manger

chaque jour ; déjà alors, il prenait au sérieux les paroles de l'Évangile et ne se souciait pas du lendemain.

> **Le contexte du narrateur : troupes d'élite, recrutement forcé et l'officier qui nettoyait les bottes de son esclave**
>
> Il y a ici plusieurs détails historiques passionnants sur le IVe siècle :
>
> 1. **La géographie : Sabaria**, où Martin est né (en 316 selon la chronologie traditionnelle, ou vers 336 selon des études plus récentes), est l'actuelle ville de Szombathely, en Hongrie, qui faisait partie de la province romaine de Pannonie. **Ticinum**, où il a grandi, est aujourd'hui **Pavie**, dans le nord de l'Italie, alors une importante ville militaire.
>
> 2. **Le père tribun et la dénonciation à la maison :** le père de Martin avait gravi les échelons de l'armée romaine : il avait commencé comme simple soldat (*miles*) et avait atteint le grade de **tribun militaire** (*tribunus militum*), un officier supérieur de rang équestre, avec de bons revenus. Dans l'Empire romain tardif, comme il n'y avait jamais assez d'hommes pour défendre les frontières, l'État créa des lois héréditaires obligeant les fils de vétérans à suivre la carrière des armes. Pour un vieil officier païen, dévoué aux dieux de la guerre, voir son fils de 15 ans vouloir être moine chrétien était un déshonneur inacceptable — et c'est donc le père lui-même qui le livra aux recruteurs pour qu'on l'emmène les fers aux pieds !
>
> 3. **La garde palatine (*scholares alae*) :** Martin ne s'est pas retrouvé dans une unité d'infanterie ordinaire, mais dans les *Scholae Palatinae*, la cavalerie d'élite qui formait l'escorte personnelle de l'empereur (**Constance II**, fils de Constantin) et du césar (**Julien**). C'étaient des troupes prestigieuses, bien payées et ayant droit à un serviteur personnel.
>
> 4. **Qu'était un « catéchumène » ?** Au IVe siècle, on baptisait rarement les bébés. Celui qui voulait devenir chrétien entrait d'abord au *catéchuménat* — une étape de plusieurs années de préparation spirituelle et de mise à l'épreuve morale.
>
> 5. **Le renversement des rôles avec l'esclave :** dans la société romaine, retirer les lourdes bottes militaires (*caligae* ou *calciamenta*) et en gratter la boue était la tâche la plus basse d'un esclave. Voir un jeune officier de la garde impériale

nettoyer les bottes de son propre serviteur et le servir à table était quelque chose de totalement impensable pour la mentalité de l'époque.

CHAPITRE III

Le manteau coupé en deux aux portes d'Amiens et la vision du Christ

Un jour, à une époque où il n'avait plus sur lui que ses armes et un simple manteau militaire, au cœur d'un hiver bien plus rude que d'habitude — avec un froid si violent que beaucoup de gens mouraient gelés dans les rues —, Martin rencontra un pauvre, entièrement nu, aux portes de la ville d'Amiens. Le mendiant suppliait les passants d'avoir pitié de lui, mais tous poursuivaient leur chemin sans lui prêter la moindre attention. Ce jeune homme plein de foi comprit aussitôt que, si personne d'autre ne venait au secours du malheureux, c'est que Dieu le lui avait confié.

Mais que pouvait-il faire ? Il ne lui restait que le manteau militaire qu'il portait, parce qu'il avait donné tout le reste à d'autres personnes dans le besoin. Alors il tira l'épée qu'il portait à la ceinture, coupa le manteau exactement par le milieu, en donna une moitié au pauvre et remit le morceau restant sur ses épaules. Autour de lui, certains de ceux qui assistaient à la scène éclatèrent de rire, trouvant ridicule l'allure d'un soldat avec la moitié de son manteau en moins ; beaucoup d'autres, cependant, qui avaient plus de conscience, eurent profondément honte de n'avoir rien fait de pareil, alors qu'ils avaient largement de quoi vêtir cet homme sans avoir froid eux-mêmes.



Aux portes d'Amiens, par un hiver glacial, Martin coupe en deux avec son épée son manteau blanc et écarlate de la garde palatine pour couvrir un pauvre nu dans la neige.

La nuit suivante, une fois endormi, Martin vit en rêve le Christ, vêtu de la moitié même du manteau qu'il avait donnée au mendiant. Il sentit qu'on lui demandait de regarder attentivement le Seigneur et de reconnaître le vêtement qu'il avait donné. Aussitôt après, il entendit Jésus dire d'une voix claire à la multitude d'anges qui l'entourait : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce manteau ! »

Fidèle aux paroles qu'Il avait Lui-même prononcées dans l'Évangile — *« Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »* —, le Seigneur montrait ainsi que c'était Lui-même qui avait été couvert dans la personne de ce pauvre ; et, pour confirmer la valeur de ce geste, Il choisit d'apparaître vêtu du morceau d'étoffe exact que le mendiant avait reçu. Malgré cette vision, Martin ne se gonfla pas de vanité. Au contraire : reconnaissant dans tout cela la bonté de Dieu, dès qu'il eut dix-huit ans, il s'empressa de se faire

baptiser. Il ne quitta pourtant pas l'armée tout de suite, car il céda aux prières insistantes de son tribun, qui était un ami proche et partageait sa tente ; ce commandant lui promettait en effet que, dès que son propre temps de service militaire serait terminé, lui aussi quitterait la vie du monde. S'accrochant à cette promesse, Martin resta dans l'armée encore presque deux ans après son baptême, même s'il n'était plus alors soldat que de nom.

Le contexte du narrateur : le manteau militaire, l'origine du mot « chapelle » et l'été de la Saint-Martin

Nous venons de lire l'épisode le plus célèbre de la vie de saint Martin, qui s'est déroulé aux portes de *Samarobriva Ambianorum* — l'actuelle ville d'**Amiens**, dans le nord de la France — pendant un hiver glacial des années 330 ou des années 350. Trois faits curieux rendent cette scène encore plus vivante :

1. **Pourquoi Martin a-t-il coupé le manteau en deux au lieu de le donner tout entier ?** Dans la garde impériale romaine, le manteau militaire blanc ou écarlate (*chlamys*, souvent doublé de peau de mouton en hiver) faisait partie de l'uniforme réglementaire : une moitié appartenait à l'État romain et l'autre était payée par le soldat. Si un soldat se présentait à la revue sans manteau du tout, il était puni pour perte d'équipement ! En le coupant en deux avec son épée, Martin a donné tout ce qui était à lui et gardé la partie obligatoire — et il s'est retrouvé avec une allure si comique (*truncatus habitu*) que les passants ont ri.

2. **Comment le demi-manteau de Martin a donné naissance aux mots « chapelle » et « chapelain » :** des siècles plus tard, ce demi-manteau de saint Martin (appelé en latin tardif la *cappa*, « petit manteau ») devint la relique la plus précieuse des rois francs, qui l'emportaient même avec eux au combat. Le petit sanctuaire où ils conservaient la *cappa* de saint Martin finit par s'appeler la *capella* (« le lieu du petit manteau »), et les prêtres chargés de veiller sur elle étaient les *capellani*. Voilà l'origine directe des mots **chapelle** et **chapelain** !

3. **Et « l'été de la Saint-Martin » ?** Comme tu peux le voir dans le texte original de Sulpice Sévère, il n'existait pas encore, au IVe siècle, de légende du soleil perçant les nuages à ce moment-là. Cette tradition populaire est née des

siècles plus tard, quand la fête des funérailles de saint Martin (le **11 novembre**) s'est mise à coïncider avec le temps habituel de la mi-novembre — une série de jours de soleil chaud et de ciel dégagé avant l'hiver —, unissant pour toujours la chaleur humaine du geste du manteau au soleil d'automne.

CHAPITRE IV

Face à face avec Julien à Worms : « Je suis soldat du Christ ; je ne peux pas combattre »

Entre-temps, les peuples barbares envahirent la Gaule. Le césar Julien rassembla alors son armée près de la cité des Vangions et commença à distribuer aux soldats une prime exceptionnelle en argent. Comme c'était l'usage, les hommes étaient appelés un par un, par leur nom, jusqu'à ce que vienne le tour de Martin.

Comprenant que c'était le bon moment pour demander son congé de l'armée — d'autant plus qu'il trouvait malhonnête d'accepter l'argent en sachant qu'il n'irait pas au combat —, Martin s'adressa directement à Julien : « Jusqu'à aujourd'hui, j'ai été à ton service ; laisse-moi maintenant servir Dieu. Que celui qui va se battre garde ta prime ; moi, je suis soldat du Christ, je ne peux pas combattre. »



À Worms (356 apr. J.-C.), devant le tribunal militaire et les coffres d'or du césar Julien, Martin refuse la prime de campagne : « Jusqu'à aujourd'hui, j'ai été à ton service ; laisse-moi maintenant servir Dieu. Je suis soldat du Christ, je ne peux pas combattre. »

En entendant cela, le tyran entra en fureur et lui jeta à la figure que ce n'était pas par foi qu'il voulait quitter l'armée, mais par peur de la bataille prévue pour le lendemain. Martin, refusant de se laisser intimider — et s'affermissant même devant ces menaces —, lui répondit : « Si tu penses que c'est de la lâcheté et non de la foi, demain je me présenterai sans armes au premier rang, devant nos troupes ; et au nom du Seigneur Jésus, sans bouclier ni casque, protégé seulement par le signe de la croix, j'avancerai sans crainte au milieu des lignes ennemies. »

Julien le fit arrêter sur-le-champ, pour l'obliger à tenir parole le lendemain, face aux barbares et sans armes. Mais dès le petit matin, l'ennemi envoya des émissaires demander la paix : il se rendait sans conditions et livrait tout ce qu'il possédait.

Devant cela, qui peut douter que la victoire ait été due à Martin, que Dieu a ainsi épargné d'être jeté sans armes en première ligne ? Bien sûr, le Seigneur, dans Sa bonté, aurait parfaitement pu garder Son soldat sain et sauf au milieu des épées et des lances ennemies ; mais Il a choisi d'écarter la bataille elle-même, pour que les yeux de Martin n'aient même pas à voir mourir d'autres hommes. Après tout, quelle autre victoire le Christ donnerait-il à Son soldat que celle-ci : vaincre l'ennemi sans verser une goutte de sang et sans que personne ne meure ?

Le contexte du narrateur : la prime en or, Julien l'Apostat et l'un des premiers objecteurs de conscience

Nous sommes en l'an **356 apr. J.-C.**, à *Borbetomagus*, la cité du peuple des Vangions — l'actuelle **Worms**, sur les bords du Rhin, en Allemagne. Des tribus germaniques (Alamans et Francs) avaient franchi le Rhin et pillé plusieurs villes de Gaule.

À la tête des troupes romaines se trouve le **césar Julien**, neveu de Constantin, qui deviendrait empereur quelques années plus tard et resterait dans l'histoire sous le nom de **Julien l'Apostat** (361–363), pour avoir tenté de rétablir le paganisme dans l'Empire romain et de retirer aux chrétiens leurs privilèges — ce qui explique que Sulpice l'appelle durement « le tyran » (*tyrannus*).

Pour mesurer le courage de Martin, il est utile de comprendre ce qu'était cette prime militaire (*donativum*) : en plus de la solde normale (*stipendium*), à la veille d'une campagne importante, le commandant remettait en personne à chaque soldat une somme généreuse en pièces d'or. Accepter le *donativum* revenait à renouveler son engagement d'honneur à se battre jusqu'à la mort dans la bataille à venir. Si Martin avait pris l'or et refusé ensuite de tirer l'épée, il aurait été exécuté pour désertion et vol ; en refusant l'argent publiquement, devant toute l'armée rangée pour la revue, il a ouvertement défié l'autorité de Julien, dans l'un des cas d'objection de conscience les plus célèbres de l'Antiquité.

CHAPITRE V

Saint Hilaire de Poitiers, la fonction d'exorciste et l'embuscade des brigands dans les Alpes

Dès qu'il eut quitté la vie militaire, Martin alla trouver saint Hilaire, évêque de Poitiers, un homme dont la foi et la sagesse religieuse étaient alors admirées de tous, et il resta quelque temps auprès de lui. Hilaire voulait le garder près de lui et le faire entrer dans le clergé du diocèse en l'ordonnant diacre. Mais Martin refusa à maintes reprises, répétant qu'il n'était pas digne d'une si grande fonction. Hilaire, qui était un homme d'une immense finesse, comprit qu'il n'y avait qu'un moyen de le convaincre : lui confier un rôle si modeste qu'il ressemblerait presque à une rétrogradation. Il lui proposa donc de devenir exorciste ; et cette fois Martin accepta, pour ne pas donner l'impression qu'il méprisait ce poste parce qu'il était trop humble.

Peu de temps après, il se sentit averti en rêve qu'il devait aller visiter sa terre natale et ses parents, encore attachés au paganisme, pour essayer de les aider à venir à la foi. Il partit avec la permission de saint Hilaire, qui ne le laissa s'en aller qu'après lui avoir arraché, à force de prières et de larmes, la promesse qu'il reviendrait. On raconte que Martin prit la route le cœur lourd, en prévenant ses compagnons qu'il allait au-devant de bien des épreuves — ce que le voyage confirma rapidement.

Pour commencer, alors qu'il empruntait des raccourcis déserts dans la traversée des Alpes, il tomba dans une embuscade de brigands. L'un d'eux leva même sa hache pour lui fendre le crâne, mais un autre voleur retint son bras au dernier moment. Ils lui attachèrent tout de même les mains dans le dos, lui volèrent ce qu'il transportait et le laissèrent à la garde d'un des hommes de la bande. Celui-ci l'emmena dans un endroit à l'écart et se mit à lui demander qui il était. Martin répondit qu'il était

chrétien. Le voleur lui demanda s'il avait peur. Très calmement, Martin lui assura qu'il ne s'était jamais senti aussi en sécurité de sa vie, parce qu'il savait que la protection de Dieu ne fait jamais défaut, surtout dans les moments de plus grand danger ; et il ajouta que c'était plutôt lui qu'il plaignait, lui qui, en étant mêlé à une vie de crime, se coupait de la miséricorde du Christ.



Dans les gorges des Alpes, les mains liées dans le dos, Martin parle sereinement de l'Évangile au brigand qui le garde, la hache à la main, et finit par le convertir.

Sur-le-champ, il se mit à lui expliquer l'Évangile et à lui parler de la parole de Dieu. Inutile de faire durer l'histoire : le voleur crut ce qu'il entendait, accompagna Martin jusqu'à l'avoir remis en sécurité sur la grand-route, et prit congé en lui demandant de prier pour lui. On apprit plus tard que cet homme avait complètement changé de vie et était entré dans la vie religieuse — d'ailleurs, on dit que tout cet épisode nous est parvenu de sa propre bouche.

Le contexte du narrateur : l'habileté de saint Hilaire et pourquoi être « exorciste » était un poste modeste

Saint Hilaire de Poitiers (v. 315–367) était la grande autorité intellectuelle de l'Église en Gaule — un théologien remarquable et le véritable maître spirituel de Martin.

Il y a dans ce chapitre un détail qui a de quoi intriguer quiconque regarde des films d'horreur aujourd'hui : pourquoi Martin a-t-il refusé d'être **diacre** parce qu'il s'en jugeait indigne, mais accepté d'être **exorciste** parce que c'était un rôle humble ? Dans l'Église du IVe siècle, les **diacres** étaient le bras droit de l'évêque : ils géraient les comptes du diocèse, organisaient l'aide aux pauvres et pesaient très lourd socialement. L'**exorciste**, au contraire, appartenait à ce qu'on appelait les « ordres mineurs » : c'était une tâche discrète et subalterne, consacrée à accompagner les catéchumènes, à s'occuper de l'église et à prendre soin des personnes troublées, ou tenues pour possédées, qui vivaient en marge de la communauté. Hilaire a fait preuve d'une psychologie brillante : il a compris qu'une fonction prestigieuse ferait fuir Martin, mais qu'il ne refuserait jamais le dernier échelon de l'Église, de peur de paraître orgueilleux !

CHAPITRE VI

La rencontre avec le Diable sur la route, la flagellation publique et le poison sur l'île de Gallinara

Alors qu'il poursuivait sa route, après avoir traversé Milan, le Diable lui apparut sur le chemin sous la forme d'un homme et lui demanda où il allait. Comme Martin répondait qu'il allait là où le Seigneur l'appelait, le Diable le prévint : « Où que tu ailles et quoi que tu entreprennes, le Diable se mettra toujours en travers de ton chemin ! » Martin lui répondit aussitôt par le verset du Psaume : *« Le Seigneur est pour moi,*

je ne crains pas ; que pourrait un homme contre moi ? » Et à l'instant même, l'ennemi disparut devant lui.

Enfin arrivé dans sa terre natale, il réussit à accomplir une partie de ce qu'il désirait tant : il amena sa mère à quitter le paganisme et à embrasser la foi, même si son père refusa obstinément de changer de vie. En chemin, cependant, l'exemple de Martin conduisit beaucoup d'autres personnes à se convertir.

À cette époque, l'hérésie arienne s'était répandue dans tout l'Empire et dominait surtout dans la région de l'Illyricum. Presque seul, Martin tint tête avec un immense courage aux évêques locaux qui défendaient cette doctrine. Il paya cher cette franchise : il fut durement persécuté, battu de verges sur la place publique et, pour finir, chassé de la ville. Il retourna alors en Italie, mais en apprenant qu'en Gaule aussi l'Église traversait de grandes difficultés, parce que les hérétiques avaient réussi à faire envoyer saint Hilaire en exil, il décida d'établir un petit monastère à Milan. Même là, il n'eut pas la paix : Auxence, le principal chef des ariens de la ville, lança contre lui une persécution féroce et, après lui avoir fait subir toutes sortes d'insultes et de mauvais traitements, le jeta hors de Milan.

Jugeant plus sage d'attendre que l'orage passe, Martin se retira sur une petite île appelée Gallinara, en compagnie d'un prêtre de grande vertu. Il y vécut quelque temps en ne se nourrissant que de racines et d'herbes sauvages. Un jour, sans s'en rendre compte, il finit par manger de l'hellébore, une plante très vénéneuse. Quand il sentit le poison se répandre dans son corps et comprit qu'il était aux portes de la mort, il se mit à prier de toutes ses forces : le danger passa et les douleurs disparurent complètement. Peu après, il apprit que l'empereur, regrettant sa décision, avait autorisé saint Hilaire à rentrer d'exil ; Martin partit aussitôt pour Rome, dans l'espoir de le rejoindre sur le chemin du retour.

Le contexte du narrateur : la crise arienne et l'île déserte de Martin

Pour comprendre pourquoi Martin a été **flagellé sur la place publique** dans les Balkans (la province de l'*Illyricum*, qui englobait la Pannonie et une partie de la Croatie et de la Serbie actuelles) et expulsé de **Milan**, il faut se pencher sur la plus grande controverse religieuse du IVe siècle : l'**arianisme**.

Arius, un prêtre d'Alexandrie, enseignait que Jésus-Christ n'était pas Dieu éternel, égal au Père, mais plutôt la première et la plus parfaite des créatures créées par Dieu. Bien que le concile de Nicée (325) ait condamné cette idée, l'empereur **Constance II** prit le parti des évêques ariens : il envoya en exil les évêques fidèles à Nicée (comme saint Hilaire de Poitiers, banni dans l'actuelle Turquie en 356) et confia des sièges importants, comme la capitale impériale de Milan, à des évêques ariens tels qu'**Auxence**.

N'ayant plus de place dans les villes contrôlées par les ariens, Martin chercha refuge sur l'**île de Gallinara** (*Isola Gallinara*), un petit îlot rocheux au large de la côte ligure (près d'Albenga, dans le nord de l'Italie). Il y vécut en ermite en mangeant des racines sauvages — jusqu'au jour où il prit pour une racine de l'**hellébore**, une plante toxique capable de provoquer un arrêt cardiaque.

CHAPITRE VII

Le monastère de Ligugé et le premier miracle : le catéchumène qui revint à la vie

Comme Hilaire avait déjà quitté Rome quand il y arriva, Martin suivit ses traces jusqu'à Poitiers. Hilaire l'accueillit avec une immense joie et, peu après, Martin fonda un petit monastère aux abords de la ville. Il fut bientôt rejoint par un jeune catéchumène qui voulait apprendre à vivre sous la conduite d'un maître si admiré ; mais au bout de quelques jours, le jeune homme dut s'aliter, terrassé par une forte fièvre.

Malheureusement, Martin avait dû partir en voyage et resta absent trois jours. À son retour, il le trouva déjà mort : la maladie avait été si

soudaine que le jeune homme s'en était allé sans même avoir eu le temps d'être baptisé. Le corps était exposé au milieu de la pièce, entouré des moines en larmes qui préparaient les funérailles, quand Martin accourut en pleurant amèrement.

Guidé par une profonde inspiration intérieure, il demanda à tout le monde de sortir de la petite cellule où reposait le corps, ferma la porte à clé de l'intérieur et s'étendit sur le frère sans vie. Il resta ainsi quelque temps, à prier intensément, jusqu'à sentir, au fond de son âme, que la puissance de Dieu était à l'œuvre. Alors il se redressa un peu et garda les yeux fixés sur le visage du jeune homme, attendant, plein de confiance, le fruit de sa prière et de la miséricorde du Seigneur. Deux heures ne s'étaient pas écoulées qu'il vit tout le corps se mettre, très lentement, à bouger et les paupières trembler, s'ouvrant de nouveau à la lumière. Bouleversé, Martin éclata en actions de grâce à Dieu d'une voix si forte que les cris de joie remplirent toute la cellule. En entendant cela, les moines qui attendaient dehors près de la porte se précipitèrent à l'intérieur — et restèrent sans voix en voyant vivant celui qu'ils avaient laissé mort !



Au monastère de Ligugé — le plus ancien d'Europe —, après deux heures de prière intense de Martin, le jeune catéchumène mort sans baptême ouvre les yeux et revient à la vie, à la stupéfaction des moines.

Rendu à la vie, le jeune homme fut baptisé aussitôt et vécut encore de longues années, devenant parmi nous le premier témoin vivant des miracles de Martin. Il racontait lui-même ce qui lui était arrivé après avoir quitté son corps : il avait été conduit devant le Juge suprême et, comme il n'était pas encore baptisé, il venait d'entendre la dure sentence qui l'envoyait dans un lieu obscur, au milieu d'une foule sans nom. À cet instant, pourtant, deux anges firent savoir au Juge que c'était justement le jeune homme pour qui Martin priait. Sur l'ordre du Juge, ces mêmes anges le ramenèrent, le remirent à Martin et lui rendirent la vie. À partir de ce jour, la renommée de Martin se répandit partout : celui que tous considéraient déjà comme un saint fut désormais admiré aussi pour la puissance de ses prodiges et comparé aux Apôtres eux-mêmes.

Le contexte du narrateur : le plus ancien monastère d'Europe et un récit de mort imminente du IVe siècle

La petite communauté que Martin créa près de Poitiers vers **361**, c'est **Ligugé** — que les historiens considèrent comme **le plus ancien monastère d'Europe occidentale**, fondé plus d'un siècle et demi avant saint Benoît !

Remarque deux détails curieux dans cet épisode :

1. **Le geste des anciens prophètes :** quand Martin ferme la porte de la pièce et s'étend sur le jeune homme mort, il répète exactement le geste des prophètes Élie (1 Rois 17, 21) et Élisée (2 Rois 4, 34) dans l'Ancien Testament.

2. **La peur de mourir sans baptême :** pourquoi le jeune homme dit-il qu'il allait être envoyé dans un « lieu obscur » (*obscuris locis*) ? Pour les chrétiens du IVe siècle, mourir encore catéchumène, avant le baptême, privait l'âme de la pleine entrée dans la lumière — et cette description est aussi l'un des plus anciens récits de la littérature occidentale de ce qu'on appellerait aujourd'hui une expérience de mort imminente.

CHAPITRE VIII

Le jeune esclave de Lupicin sauvé de la mort

Peu de temps après, alors qu'il traversait les terres de Lupicin, un homme très important et de haut rang dans la société, Martin entendit au loin les cris et les pleurs désespérés d'une foule. Inquiet, il s'approcha de la maison pour demander ce qui s'était passé, et on lui dit qu'un jeune esclave du domaine venait de se donner la mort par pendaison.

Dès qu'il l'apprit, Martin entra dans la petite pièce où l'on avait déposé le corps, demanda à tout le monde de sortir, s'étendit sur le jeune homme et resta quelque temps en prière. Peu après, les couleurs commencèrent à revenir sur les joues du jeune homme, et ses yeux, déjà éteints, retrouvèrent leur éclat et se fixèrent sur le visage de Martin. Faisant un lent effort pour se redresser, le jeune homme saisit la main

droite de Martin, se mit debout et sortit sur ses deux jambes, main dans la main avec lui, jusqu'à la cour d'entrée, sous les yeux incrédules de tous ces gens.

> **Le contexte du narrateur : la compassion pour les plus vulnérables dans les grands domaines romains**
>
> Lupicin était ce que les Romains appelaient un *vir honoratus* — un grand propriétaire terrien de l'aristocratie sénatoriale, maître d'un immense domaine agricole (*villa*) où travaillaient des dizaines ou des centaines d'esclaves (la *familia*, au sens romain du mot).
>
> Ce qui rend ce court chapitre si touchant, c'est la réaction de Martin face au suicide d'un pauvre esclave (*servulus*). Alors que, dans les siècles suivants, les lois de l'Église en viendraient à condamner le suicide avec une extrême sévérité, jusqu'à interdire la sépulture chrétienne, Martin ne fait aucun sermon et n'a pas peur de toucher un jeune homme qui a mis fin à ses jours par désespoir : il entre dans sa chambre, prie sur son corps et conduit le jeune homme par la main jusqu'à la cour, devant le maître et tous les serviteurs de la maison.

CHAPITRE IX

L'« enlèvement » pour le faire évêque de Tours et l'humiliation de l'évêque Defensor

Vers cette époque, le peuple de l'Église de Tours se mit à vouloir Martin pour évêque. Comme on savait qu'il serait tout sauf facile de le faire sortir de son monastère, un habitant de Tours nommé Rurice imagina une ruse : il fit semblant que sa femme était à l'article de la mort et, se jetant à genoux aux pieds de Martin, le supplia si fort qu'il le persuada de partir avec lui. Le long du chemin, plusieurs groupes d'habitants étaient déjà postés comme convenu ; ils l'entourèrent sur la route et l'emmenèrent, presque sous escorte, jusqu'à Tours.

Une foule impressionnante l'y attendait, venue non seulement de Tours mais aussi des villes voisines, pour voter le choix du nouvel évêque. Parmi le peuple, il n'y avait pas deux avis : tout le monde voulait la même chose et disait d'une seule voix que personne ne méritait plus que Martin d'être évêque, et qu'heureux serait le diocèse qui aurait un tel homme à sa tête. Il y avait pourtant un petit groupe d'opposants — dont certains des évêques convoqués dans la ville pour la cérémonie d'ordination — qui essayaient d'empêcher ce choix à tout prix. Ils disaient ouvertement que Martin n'était qu'un personnage sans importance, qu'il n'avait pas l'allure d'un évêque, qu'il était mal habillé, avec des vêtements sales et des cheveux en désordre. Mais le peuple, avec bien plus de bon sens qu'eux, se moqua de l'entêtement de ces prélats qui, en cherchant à rabaisser un homme si admirable, ne faisaient que chanter ses louanges. Ils n'eurent finalement pas d'autre choix que de le consacrer, poussés par la volonté du peuple et par les desseins de Dieu.

On raconte que, parmi les évêques présents, celui qui s'opposa le plus durement à Martin était un homme qui s'appelait, comme par hasard, Defensor — et que ce jour-là même il finit publiquement humilié par ce que tous prirent pour un signe prophétique. Il se trouve que le lecteur chargé de lire les Écritures pendant la cérémonie ne parvint pas à se frayer un passage dans la foule et resta coincé dehors. Pendant que les prêtres, à l'autel, attendaient, troublés et ne sachant que faire, l'un des assistants prit le livre des Psaumes, l'ouvrit au hasard et se mit à lire à voix haute le premier verset qui lui tomba sous les yeux. Et le Psaume disait ceci : *« De la bouche des enfants et des tout-petits, tu as fait jaillir une louange parfaite contre tes adversaires, pour abattre l'ennemi et le défenseur. »*

À peine ces mots avaient-ils retenti dans l'église que tout le peuple poussa une immense clameur, laissant les opposants complètement désarmés et couverts de honte. Personne ne douta que ce Psaume était

sorti par la volonté de Dieu, pour que l'évêque Defensor entende sur-le-champ la condamnation de son intrigue : par la voix des gens simples, la louange de Dieu en Martin était confirmée et, en même temps, le masque de l'adversaire tombait.

🎙 Le contexte du narrateur : élections populaires à l'église, évêques de la haute société et le jeu de mots sur « Defensor »

Nous sommes le **4 juillet 371**, jour où Martin fut consacré évêque de Tours (*Caesarodunum Turonum*). Cet épisode illustre parfaitement trois aspects très vivants de l'Église du IVe siècle :

1. **Comment on élisait un évêque :** dans l'Antiquité, les évêques n'étaient pas nommés de loin par Rome ; ils étaient choisis directement, en assemblée ouverte, par les chrétiens de la ville (*ad suffragia ferenda*), avec les prêtres locaux et les évêques des diocèses voisins. Quand un moine très aimé du peuple ne voulait pas accepter la charge, les habitants recouraient parfois à un « enlèvement amical » — exactement comme l'a fait Rurice !

2. **Le choc entre les évêques raffinés et le moine négligé :** pourquoi les autres évêques ont-ils fait la grimace devant les vêtements usés et les cheveux longs et mal peignés de Martin ? Parce que, dans la seconde moitié du IVe siècle, être évêque d'une ville romaine était déjà une position de grand prestige social, occupée surtout par d'anciens sénateurs, de hauts fonctionnaires et de grands propriétaires habitués aux tuniques impeccables et aux bonnes manières de l'aristocratie. L'apparence d'un pauvre ermite, la barbe et les cheveux non coupés, heurtait toutes les règles de bienséance de ce milieu.

3. **La coïncidence explosive du Psaume 8, 3 :** pourquoi cette lecture a-t-elle fait un tel effet ? Dans les traductions actuelles de la Bible, le verset est rendu par *« pour imposer silence à l'ennemi et au vengeur »*. Mais dans la *Vetus Latina* — l'ancienne traduction latine utilisée en Gaule au temps de Martin —, le mot employé pour « vengeur » était littéralement **defensorem** (*« ut destruas inimicum et defensorem »*) ! Comme le chef de l'opposition à Martin s'appelait **Defensor**, entendre quelqu'un lire au hasard *« pour abattre l'ennemi et le Defensor »* sonna pour tous comme une réponse directe de Dieu, qui citait des noms !

CHAPITRE X

L’évêque qui vivait dans une cabane en bois : la fondation de Marmoutier

Une fois devenu évêque, j’ai du mal à trouver les mots pour décrire la grandeur d’âme dont Martin fit preuve. Il resta exactement le même homme qu’il avait toujours été : la même humilité de cœur, la même pauvreté dans sa façon de s’habiller. Plein d’autorité naturelle et de grâce, il assumait pleinement les responsabilités d’un évêque sans jamais renoncer à la vie simple et austère d’un moine.

Les premiers temps, il habitait encore une petite pièce attenante à l’église de la ville. Mais comme il ne supportait pas le défilé incessant des gens qui venaient frapper à sa porte, il décida de fonder un monastère à environ trois kilomètres de Tours. L’endroit était si tranquille et si caché qu’on se serait cru au désert : d’un côté se dressait la paroi abrupte d’une falaise rocheuse ; de l’autre, la Loire enserrait la petite plaine dans une douce courbe. Il n’y avait qu’un seul chemin pour y arriver, et encore était-il très étroit.



L'abbaye de Marmoutier, aux abords de Tours : entre l'escarpement calcaire creusé de grottes et la boucle de la Loire, les plus jeunes disciples se consacrent à la copie des manuscrits.

Martin se construisit une simple cabane de bois et de branches entrelacées, et plusieurs moines firent de même ; la plupart, cependant, creusèrent leur abri directement dans la roche tendre du coteau. Quatre-vingts disciples vivaient là, tous décidés à suivre l'exemple de leur maître. Personne ne possédait rien ; tout appartenait à tous, et il était interdit d'acheter ou de vendre quoi que ce soit, contrairement à ce que faisaient déjà beaucoup d'autres moines.

Personne n'y exerçait de métier manuel, à une seule exception près : la copie des livres — une tâche confiée aux plus jeunes, pour que les plus âgés puissent se consacrer entièrement à la prière. Presque personne ne sortait de sa cellule, sauf à l'heure de la prière commune. Tous prenaient un seul repas en commun à la fin de la journée, une fois le jeûne terminé, et personne ne buvait de vin à moins d'être malade et d'en avoir besoin comme remède. Presque tous portaient des tuniques rugueuses en poil de chameau ; porter des étoffes douces y était considéré comme une faute grave — ce qui est d'autant plus

impressionnant si l'on se rappelle que beaucoup de ces moines venaient de familles nobles, avaient été élevés dans le confort et choisissaient librement cette vie dure et humble. Plus tard, nous avons vu plusieurs d'entre eux devenir évêques ; après tout, quelle ville ou quel diocèse ne rêvait pas d'avoir à sa tête un prêtre formé au monastère de Martin ?

> **Le contexte du narrateur : les grottes de la Loire et le berceau des copistes médiévaux**
>
> Le refuge que Martin créa à deux milles romains (environ 3 kilomètres) de Tours, coincé entre le coteau calcaire et la Loire (*Liger*), allait devenir la célèbre abbaye de **Marmoutier** (*Maius Monasterium*). La roche de cette rive de la Loire est le *tuffeau*, un calcaire blanc facile à creuser, où l'on peut encore visiter aujourd'hui les grottes ouvertes par les moines de Martin !
>
> Il y a dans ce chapitre deux détails qui ont eu un impact énorme sur l'histoire de l'Europe :
>
> 1. **Le dévouement exclusif à la copie des livres (*scriptores*) :** alors que les moines des déserts d'Égypte tressaient des paniers ou des cordes pour gagner leur pain, Martin instaura à Marmoutier une règle nouvelle en Occident : le seul travail manuel du monastère était de **copier des livres à la main**. En chargeant les plus jeunes moines de transcrire des manuscrits, Martin a semé la graine des futurs *scriptoria* médiévaux qui sauveraient une grande partie de la culture antique et chrétienne pendant la chute de l'Empire romain.
>
> 2. **Une pépinière de nouveaux évêques :** en attirant des jeunes gens de l'aristocratie romaine (*nobiles*) vers une vie dépouillée de tout bien et consacrée à l'étude des Écritures, Marmoutier est devenu une véritable école spirituelle d'où sont sortis beaucoup des évêques qui ont renouvelé l'Église en Gaule.

CHAPITRE XI

Le faux martyr démasqué : l'esprit du

criminel près de l'autel

Passons maintenant à d'autres choses admirables que Martin accomplit comme évêque. Non loin de la ville, tout près du monastère, il y avait une tombe où le peuple avait pris l'habitude d'aller prier, convaincu que des martyrs chrétiens y étaient enterrés — au point que des évêques précédents y avaient même fait dresser un autel.

Mais Martin n'était pas homme à croire à la légère des histoires racontées à moitié. Il se mit à demander aux prêtres et aux clercs les plus âgés du diocèse qui avait été au juste ce martyr et quand il était mort, en avouant qu'il avait beaucoup de mal à accepter un culte sur lequel les anciens n'avaient pas laissé une seule trace fiable. Pendant quelque temps, il évita même d'y mettre les pieds : comme il n'avait aucune certitude, il ne voulait pas blesser la bonne foi des gens, mais il refusait aussi de donner, par sa présence, une caution officielle à une dévotion qui n'était peut-être que de la superstition. Jusqu'au jour où il décida de se rendre sur place, accompagné seulement de quelques moines.

Il s'arrêta devant la tombe et pria Dieu, Lui demandant de lui montrer qui était enterré là et quel genre de vie il avait mené. À peine avait-il tourné la tête vers la gauche qu'il vit, debout juste là, une silhouette sombre à l'air féroce. Martin lui ordonna de dire son nom et ce qu'elle avait fait de son vivant. L'esprit donna son nom et avoua tout : il avait été un brigand de grand chemin, exécuté pour les crimes qu'il avait commis, et on le vénérait par pure erreur d'un peuple mal informé ; il n'avait absolument rien à voir avec les martyrs, car tandis qu'eux étaient dans la gloire de Dieu, lui purgeait là sa peine. Le plus frappant, c'est que les moines qui accompagnaient Martin entendaient parfaitement la voix qui répondait, alors qu'ils ne voyaient personne.

Martin leur raconta alors ce qu'il venait de voir et ordonna de retirer immédiatement l'autel de cet endroit, délivrant ainsi la population d'une

fausse dévotion qui ne la tromperait plus.

> **Le contexte du narrateur : l'esprit critique de Martin et la fièvre des reliques au IVe siècle**
>
> À la fin du IVe siècle, la dévotion aux martyrs explosa dans tout l'Empire romain : chaque ville voulait avoir le tombeau d'un héros des anciennes persécutions, et il suffisait qu'une vieille tombe apparaisse au bord d'une route pour que le peuple se mette à y venir en pèlerinage.
>
> L'attitude de Martin est d'une lucidité étonnante pour l'époque : au lieu de fermer les yeux parce que « c'était bon pour la foi du peuple », il se comporte en enquêteur exigeant. Il interroge les prêtres les plus âgés, cherche des documents historiques — le nom du martyr et la date du martyre (*acta martyrum*) — et refuse de valider un culte sans preuves. Note aussi un détail symbolique typique du monde antique : l'ombre du criminel apparaît **à gauche** (*ad laevam — sinistra* en latin), le côté qui, aussi bien dans la culture romaine que dans l'Évangile selon saint Matthieu (25, 33), était associé à la condamnation.

CHAPITRE XII

Le cortège funèbre païen figé au milieu des champs

Quelque temps plus tard, au cours d'un de ses voyages à travers la campagne, Martin aperçut au loin le cortège funèbre d'un païen, en route vers la sépulture au milieu de rituels superstitieux. Comme ils étaient encore à plus de sept cents mètres, Martin s'arrêta pour essayer de comprendre ce qu'était ce rassemblement, incapable de distinguer clairement de loin ce qui se passait.

Il vit cependant que c'était un grand groupe de paysans, et remarqua des draps de lin blanc qui flottaient au vent au-dessus de ce qu'ils portaient sur leurs épaules. Il fut aussitôt persuadé qu'ils faisaient une procession

païenne, car les gens des campagnes de Gaule avaient la vieille habitude de promener à travers champs les statues de leurs dieux, couvertes de linges blancs.

Martin leva alors la main, fit le signe de la croix dans leur direction et leur ordonna de s'arrêter là où ils étaient et de poser ce qu'ils portaient. Ce qui suivit fut extraordinaire : d'abord, ces hommes s'arrêtèrent tous net, immobiles comme des statues de pierre ; ensuite, ils avaient beau faire tous leurs efforts pour avancer, ils ne pouvaient pas faire un seul pas en avant et se mirent à tourner en rond sur place d'une manière parfaitement ridicule, jusqu'à ce que, épuisés, ils n'aient plus d'autre choix que de déposer le corps par terre. Ahuris, ils se regardaient les uns les autres en silence, sans comprendre ce qui leur arrivait.

Entre-temps, en voyant la scène de plus près, Martin se rendit compte qu'il ne s'agissait que d'un convoi funèbre et non d'une procession d'idoles. Il leva de nouveau la main et les laissa libres de reprendre le mort et de poursuivre leur chemin. C'est ainsi que, quand il le voulut, il les fit s'arrêter ; et quand il le jugea bon, il les laissa partir en paix.

> **Le contexte du narrateur : d'où vient le mot « païen » et les processions agricoles de la Gaule**
>
> Cet épisode — presque comique avec cette image d'hommes qui tournent en rond sans pouvoir quitter le même endroit — aide à expliquer l'origine du mot **païen** lui-même !
>
> En latin, un village ou un canton rural s'appelait un *pagus*, et celui qui y vivait était un *paganus* — l'habitant des campagnes, le villageois (que Sulpice appelle aussi *rusticus*). Alors que le christianisme se répandait rapidement dans les villes romaines (*civitates*), dans les régions rurales de la Gaule les paysans conservèrent longtemps les vieux rituels celto-romains. L'un des plus populaires avait lieu au printemps (il ressemblait à la fête romaine des *Ambarvalia* et au culte de Cybèle ou des anciennes déesses-mères celtiques) : on portait en procession des images de divinités, couvertes de linges de lin blanc, autour des champs de blé pour demander de bonnes récoltes. À une

> distance de 500 pas romains (environ 740 mètres), Martin prit le linceul pour les voiles d'une de ces processions agricoles — mais dès qu'il vit que ce n'étaient que des gens du village allant enterrer un mort, il les laissa vivre leur vie.

CHAPITRE XIII

Le défi du pin sacré : attaché sous l'arbre qui tombe

Une autre fois, dans un village où il venait de démolir un temple païen très ancien, Martin s'apprêtait à faire abattre aussi un grand pin qui se dressait juste à côté du sanctuaire. Mais cette fois, le prêtre païen du lieu et tous les habitants sortirent pour l'en empêcher. Aussi incroyable que cela paraisse, ces mêmes gens qui, par la volonté de Dieu, étaient restés tranquilles pendant qu'on abattait le temple de pierre ne voulaient à aucun prix qu'on touche à l'arbre.

Martin essaya patiemment de leur expliquer qu'un tronc de bois n'avait rien de divin : qu'ils adorent plutôt le vrai Dieu qu'il servait, car cet arbre devait tomber parce qu'il était consacré à un faux esprit. Jusqu'à ce qu'un des villageois, plus hardi que les autres, lui lance un défi : « Si tu as tellement confiance en ce Dieu que tu dis servir, faisons un marché : nous couperons l'arbre nous-mêmes, mais toi, tu te mets dessous et tu le reçois quand il tombe ! Si ton Seigneur est vraiment avec toi, tu en sortiras vivant ! »

Sans sourciller et plein de confiance en Dieu, Martin accepta le marché. En entendant cela, les païens furent tous d'accord sur-le-champ : pour eux, cela valait bien la peine de perdre leur arbre sacré si, en échange, il écrasait dans sa chute l'homme qui allait partout détruire leurs sanctuaires.

Comme le pin poussait déjà très penché d'un côté, personne n'avait le moindre doute sur l'endroit exact où il tomberait. Les villageois attachèrent alors Martin et le placèrent précisément à l'endroit qu'ils avaient choisi, juste sous l'inclinaison du tronc. Puis ils prirent leurs haches et se mirent à abattre eux-mêmes le pin, pleins d'enthousiasme et de satisfaction. Tout autour, une marée humaine se rassembla pour regarder de loin, en retenant son souffle. Peu à peu, l'énorme pin se mit à osciller et à craquer, sur le point de s'abattre. Au loin, les moines qui accompagnaient Martin devinrent blancs comme un linge : terrorisés par l'imminence du danger, ils perdirent tout espoir et même la foi, convaincus qu'ils allaient voir Martin mourir écrasé là.

Lui, pourtant, restait complètement serein, remis entre les mains du Seigneur. Et quand le tronc craqua avec fracas et commença enfin à basculer droit sur lui, près de l'écraser, Martin leva la main et traça dans l'air le signe de la croix. À l'instant même — comme si une furieuse rafale de vent l'avait frappé de plein fouet —, le pin repartit en arrière et tomba du côté opposé, manquant de peu d'écraser les paysans qui s'étaient placés à l'endroit qu'ils croyaient le plus sûr !



Attaché par les villageois païens à l'endroit exact où l'énorme pin sacré allait tomber, Martin lève la main en signe de croix et fait tomber l'arbre de l'autre côté.

Une immense clameur s'éleva aussitôt : les païens n'en croyaient pas leurs yeux, les moines fondirent en larmes de joie et tous acclamèrent d'une seule voix le nom du Christ. Ce jour-là, il devint évident que la foi avait gagné cette terre : dans toute cette foule, il n'y eut presque pas un seul païen qui ne vienne demander à Martin de lui imposer les mains pour devenir catéchumène, laissant derrière lui les anciennes croyances pour suivre le Seigneur Jésus. La vérité, c'est qu'avant l'arrivée de Martin, presque personne dans cette région n'était chrétien ; mais l'effet de ses miracles et de son exemple fut si grand qu'aujourd'hui il n'y a plus là-bas de village sans églises pleines de monde ou sans monastères. Car chaque fois qu'il abattait un sanctuaire païen, Martin tenait à construire aussitôt, au même endroit, une église ou un petit monastère.

Le contexte du narrateur : pourquoi les Gaulois défendaient-ils un pin plus qu'un temple de pierre ?

As-tu remarqué un détail curieux dès le début de ce chapitre ? La population du village a laissé démolir le temple de pierre sans réagir, mais quand Martin a voulu abattre le **pin**, elle a failli le tuer ! Pourquoi ?

L'explication se trouve dans l'ancienne religion des Celtes (les Gaulois) : avant l'arrivée des Romains, les Celtes ne priaient pas dans des bâtiments fermés ; pour eux, la véritable demeure des dieux se trouvait dans les arbres centenaires et les bois sacrés (*nemora*). Le temple de pierre n'était qu'une mode apportée par les Romains, mais ce vieux pin était l'âme religieuse du village !

Remarque aussi l'honnêteté désarmante de Sulpice Sévère, qui ne cache pas la panique des propres moines de Martin, tremblant au loin, après avoir perdu « tout espoir et même la foi ». Et remarque la dernière phrase du chapitre : cette habitude qu'avait Martin d'élever une chapelle ou un monastère exactement à l'emplacement des anciens sanctuaires et des arbres sacrés est à l'origine du réseau des paroisses rurales dans toute l'Europe !

CHAPITRE XIV

Le feu qui recula contre le vent et les deux anges armés à Levroux

Vers la même époque, dans un cas semblable, Martin fut au centre d'un autre événement marquant. Dans un village où il avait mis le feu à un sanctuaire païen très ancien et très célèbre, le vent se mit à pousser les flammes droit sur une maison voisine, accolée au temple. Dès qu'il vit le danger, Martin grimpa en courant sur le toit de la maison et se plaça juste en face des flammes qui avançaient. Ce qui se passa ensuite laissa tout le monde bouche bée : on vit le feu se courber en arrière, à contresens du vent, comme si les forces de la nature se battaient entre

elles ! C'est ainsi que, grâce à l'intervention de Martin, l'incendie ne consuma que ce qui devait brûler et laissa la maison intacte.

Dans un autre lieu, appelé Levroux, Martin essaya aussi de démolir un grand temple, très riche et entouré d'une immense dévotion païenne, mais une foule furieuse s'ameuta contre lui et le chassa de l'endroit à coups d'insultes et de poings. Martin se retira alors dans un lieu voisin et passa trois jours entiers vêtu d'une rude tunique de pénitence et couvert de cendres, sans manger et en priant sans cesse, demandant à Dieu que, puisque des mains humaines n'avaient pas réussi à abattre ce sanctuaire, la puissance divine s'en charge elle-même.

Au bout de ces trois jours, deux anges lui apparurent soudain, la lance et le bouclier à la main, comme des soldats de l'armée céleste. Ils lui dirent qu'ils avaient été envoyés par le Seigneur pour mettre la foule en fuite et le protéger pendant la démolition du temple : il pouvait retourner au village l'esprit tranquille et terminer ce qu'il avait commencé, car personne ne toucherait à un seul de ses cheveux.

Martin retourna aussitôt à Levroux et, sous les yeux de toute cette population païenne — qui restait là à regarder, totalement incapable de réagir —, rasa le sanctuaire jusqu'aux fondations et réduisit en miettes tous les autels et toutes les statues. Comprenant que seule une puissance divine avait pu les laisser ainsi paralysés et remplis de crainte, incapables d'arrêter l'évêque, presque tous les habitants du lieu se convertirent à Jésus-Christ, proclamant à voix haute que seul le Dieu de Martin méritait d'être adoré et que ces idoles, qui n'étaient même pas capables de se défendre elles-mêmes, ne valaient rien.

> 🎙️ **Le contexte du narrateur : sauver la maison du voisin et le grand sanctuaire de Levroux**
>
> L'ancienne bourgade de *Leprosum* est aujourd'hui la ville de **Levroux**, dans le centre de la France (dans le Berry), où des fouilles archéologiques ont confirmé l'existence d'un grand centre religieux gallo-romain.
>
> Deux traits très révélateurs de la manière d'agir de Martin méritent d'être relevés :
>
> 1. **Combattre l'idole, protéger les gens :** dans le premier épisode, dès qu'il voit le vent rabattre les flammes du temple sur le toit de chaume ou de bois de la maison d'à côté, Martin risque sa peau en montant sur le toit en feu pour que le voisin ne se retrouve pas sans abri.
>
> 2. **La pénitence plutôt que la troupe :** quand il est chassé de Levroux à coups de poing, Martin ne va pas demander aux autorités romaines des soldats pour imposer la loi par la force (comme le faisaient déjà plusieurs évêques de son temps). Il préfère se retirer pour trois jours de jeûne, vêtu d'un **cilice** (le *cilicium*, une tunique rugueuse en poil de chèvre ou de chameau portée à même la peau) et la tête couverte de cendres, exactement comme le faisaient les anciens prophètes de la Bible.

CHAPITRE XV

Le cou offert à l'épée au pays des Éduens

Je veux aussi raconter ce qui s'est passé dans la région des Éduens. Pendant que Martin faisait abattre un temple local, une bande de paysans païens enragés se rua sur lui. L'un d'eux, plus emporté que les autres, tira son épée et fonça droit sur Martin pour le tuer. Sans reculer d'un pas, Martin rejeta son manteau en arrière et lui tendit son cou nu. L'homme n'hésita même pas à frapper ; mais au moment précis où il levait haut le bras pour abattre l'épée, il perdit l'équilibre, tomba à la renverse et, saisi d'une terreur inexplicable, se mit à demander pardon.

Un autre cas ressemble beaucoup à celui-ci : un homme essaya de le poignarder avec un grand couteau pendant qu'il brisait des statues païennes, mais à l'instant où il allait enfoncer la lame, le fer lui échappa des mains et disparut sans laisser de trace.

La plupart du temps, cependant, quand les populations rurales essayaient de l'empêcher de démolir leurs sanctuaires, Martin leur parlait avec tant de bonté et de conviction qu'il désarmait leur cœur — et, à mesure qu'il leur ouvrait les yeux sur la vérité, c'étaient les habitants eux-mêmes qui finissaient par abattre leurs temples.

> **Le contexte du narrateur : le pays des Éduens et le pouvoir de la parole**
>
> Le territoire des **Éduens** (*pagus Aeduorum*) se trouvait dans l'actuelle **Bourgogne**, autour de la ville d'Autun (l'antique *Augustodunum*). Les Éduens étaient l'un des peuples gaulois les plus anciens et les plus fiers, célèbre depuis l'époque de Jules César et aux racines druidiques très profondes.
>
> Regarde bien la dernière phrase de ce chapitre, qui passe souvent inaperçue : Sulpice tient à préciser que, malgré ces moments de tension avec des épées et des couteaux de boucher (*culter*), *« la plupart du temps »* (*plerumque*), Martin a vaincu la résistance des villages non par la force, mais par la conversation patiente et la prédication, jusqu'à ce que les habitants eux-mêmes démontent les vieux autels.

CHAPITRE XVI

La jeune fille paralysée guérie à Trèves avec de l'huile bénite

Quant au don de guérir les malades, il avait chez Martin une puissance si extraordinaire que presque personne ne venait lui demander de l'aide sans repartir guéri sur-le-champ — comme le montre clairement le cas que je vais raconter.

Dans la ville de Trèves vivait une jeune fille frappée d'une paralysie si grave que, depuis longtemps, elle ne bougeait plus un seul muscle de son corps : elle était pratiquement morte de la tête aux pieds, et l'on voyait à peine qu'elle respirait encore. Toute la famille s'était réunie en larmes autour du lit, n'attendant plus que la fin pour s'occuper des funérailles, quand la nouvelle courut dans la ville que Martin venait d'arriver à Trèves. Dès qu'il l'apprit, le père de la jeune fille sortit de chez lui en courant, presque hors d'haleine, pour aller implorer son aide en faveur de sa fille.

Martin était alors déjà entré dans l'église. Là, devant tout le peuple et beaucoup d'autres évêques, le vieux père se jeta à terre, lui embrassa les genoux et le supplia, secoué de sanglots : « Ma fille est en train de mourir d'une maladie terrible et — pire encore que la mort elle-même — il ne lui reste qu'un filet de souffle dans un corps qui semble déjà mort ! Je t'en supplie, par tout ce que tu as de plus cher, viens à la maison et donne-lui ta bénédiction, car j'ai la certitude absolue que par ta main elle retrouvera la santé ! »

Troublé par une telle demande en public, Martin essaya de se dérober, très gêné : il disait que cela dépassait complètement ses forces, que le pauvre homme se trompait à son sujet et qu'il n'avait aucun mérite pour que Dieu accomplisse un tel miracle à travers lui. Mais le père ne le lâchait pas, pleurant de plus en plus et insistant pour qu'il vienne voir sa fille avant qu'elle ne meure. À la fin, même les autres évêques présents pressèrent Martin d'y aller, et il se rendit finalement à la maison de la jeune fille. Dehors, à la porte, une foule immense se rassembla pour voir ce que l'homme de Dieu allait faire.

D'abord, recourant à ses armes habituelles en pareille occasion, Martin s'agenouilla jusqu'à toucher le sol du front et resta en prière. Puis il regarda la jeune fille et demanda un peu d'huile ; il la bénit et versa quelques gouttes de ce liquide sacré dans sa bouche — et à l'instant

même elle retrouva la parole. Ensuite, peu à peu, à mesure que Martin la touchait, ses bras et ses jambes reprirent vie, jusqu'à ce que la jeune fille se lève d'un pas ferme devant tout le peuple.

> **Le contexte du narrateur : Trèves, la capitale impériale, et la bénédiction de l'huile**
>
> L'histoire se passe ici à **Trèves** (*Augusta Treverorum*, l'actuelle ville allemande de **Trier**, que l'on appelle Trèves en français). Au IVe siècle, Trèves n'était pas une ville comme les autres : c'était la **capitale de l'Empire romain d'Occident**, où vivait l'empereur et où siégeait la cour impériale. Voilà pourquoi nous voyons Martin dans l'église entouré de « beaucoup d'autres évêques », venus de diverses provinces régler au palais les affaires de leurs diocèses.
>
> Pour quiconque étudie l'histoire des traditions chrétiennes, cet épisode est aussi un document très précieux : c'est l'un des plus anciens témoignages en Occident de la bénédiction de l'huile (*oleum*) par un évêque pour guérir les malades graves — un geste inspiré de la Lettre de saint Jacques (5, 14), qui est à l'origine de l'actuel sacrement de l'onction des malades.

CHAPITRE XVII

L'ancien proconsul Tétradius et les doigts de Martin dans la bouche d'un possédé

Vers la même époque, un esclave de Tétradius, ancien proconsul et personnage d'un grand poids politique, tomba dans un violent état de possession qui le faisait horriblement souffrir. On vint demander à Martin de lui imposer les mains et de le guérir, et il dit qu'on lui amène le jeune homme. Seulement, personne ne parvenait à le faire sortir de la pièce où il était enfermé : il se débattait avec une telle fureur, cherchant à mordre quiconque ouvrait la porte, que personne n'osait s'approcher de lui.

Tétradius alla alors en personne se jeter à genoux aux pieds de Martin, le suppliant de venir lui-même chez lui pour aider le jeune homme. Martin répondit qu'il ne pouvait pas entrer dans la maison d'un païen — car Tétradius, à cette époque, suivait encore la religion romaine traditionnelle. L'ancien proconsul lui promit sur-le-champ que, si l'esprit mauvais quittait cet esclave, il se ferait lui-même chrétien. Martin se rendit donc à la maison, posa la main sur la tête du jeune homme et le délivra aussitôt de ce tourment. En voyant cela de ses propres yeux, Tétradius tint parole : il crut au Seigneur Jésus, s'inscrivit aussitôt comme catéchumène, fut baptisé peu après et garda toute sa vie une immense reconnaissance et une immense estime pour Martin, qu'il considérait comme l'auteur de son salut.

Ces mêmes jours et dans la même ville, alors qu'il entrait dans la maison d'un autre notable, Martin s'arrêta net sur le seuil et avertit qu'il voyait un démon hideux dans la cour intérieure. À peine lui eut-il ordonné de s'en aller que l'esprit entra dans le corps d'un serviteur qui se trouvait au fond de la maison, à la cuisine. Le pauvre homme perdit complètement la raison et se mit à hurler, à grincer des dents et à mordre violemment tous ceux qui passaient devant lui. Le chaos s'empara de toute la maison : les autres serviteurs paniquèrent et tout le monde s'enfuit dans la rue.

Martin alla droit vers le forcené et commença par lui ordonner de se tenir tranquille. Comme l'homme continuait à grincer des dents et ouvrait grand la bouche, menaçant de le déchirer à coups de dents, Martin lui mit ses propres doigts dans la bouche et le défia : « Si tu as tant de pouvoir, mords-les ! » Comme si on lui avait appliqué un fer rouge sur la gorge, le possédé écarta aussitôt les mâchoires autant qu'il le pouvait, pour ne pas même effleurer les doigts de Martin. Et comme les châtiments divins le forçaient à quitter ce corps, mais qu'il ne pouvait plus sortir par la bouche, l'esprit impur finit expulsé dans une violente décharge des intestins, laissant une traînée immonde sur le sol.

Le contexte du narrateur : un sénateur romain de haut rang et le réalisme sans filtre de l'Antiquité

Il y a deux détails très curieux dans ce chapitre :

1. **Tétradius, un *vir proconsularis* :** avoir le rang « proconsulaire » signifiait appartenir au sommet du Sénat romain et avoir déjà gouverné une grande province de l'Empire. En refusant d'abord d'entrer dans la maison d'un païen (ce qui rappelle le premier dialogue de Jésus avec la Cananéenne ou avec le centurion dans les Évangiles), Martin amène ce fier aristocrate à faire un pas de foi personnel — et tout cela pour sauver un simple esclave domestique !

2. **Le réalisme cru du second exorcisme :** ceux qui lisent ce chapitre aujourd'hui sont souvent surpris par la fin très imagée de l'épisode ! Pour la mentalité religieuse du IVe siècle, puisque les doigts consacrés de l'évêque s'étaient trouvés dans la bouche du serviteur, l'esprit mauvais ne pouvait plus sortir par un passage qui avait été béni — et Sulpice nous dit donc, sans tourner autour du pot, qu'il a dû sortir « par le bas », au moyen d'une violente crise intestinale (*fluxu ventris*).

CHAPITRE XVIII

La fausse rumeur de l'invasion barbare, le baiser au lépreux à Paris et les fils de la tunique

Une autre fois, la rumeur se répandit soudain dans la ville que les peuples barbares étaient en marche pour attaquer, ce qui jeta toute la population dans la panique. Martin fit alors amener un possédé à l'église et ordonna à l'esprit de dire toute la vérité sur cette nouvelle. Celui-ci finit par avouer que dix démons avaient lancé ensemble cette rumeur dans les rues, dans l'espoir que la peur ferait fuir Martin de la ville ; quant aux barbares, attaquer ne leur avait même pas traversé

l’esprit. Après cet aveu, fait à voix haute au milieu de l’église, toute la ville poussa un soupir de soulagement et retrouva son calme.

À Paris, par ailleurs, alors que Martin franchissait l’une des portes de l’enceinte de la ville, entouré d’une foule énorme, un lépreux apparut, le visage complètement défiguré par la maladie. Tandis que tout le monde reculait, plein de dégoût, Martin alla droit vers lui, l’embrassa sur le visage et le bénit. L’homme fut guéri à l’instant et, dès le lendemain, il se présenta à l’église, la peau nette et saine, remerciant Dieu pour la santé qu’il avait retrouvée.



À l’entrée des portes de Paris (la Lutèce des Parisii), tandis que la foule s’écarte avec horreur, l’évêque Martin s’approche d’un lépreux au visage défiguré et lui donne tendrement un baiser.

Je ne peux pas non plus passer sous silence que même de simples fils tirés de ses vêtements ou de sa tunique en poil de chameau ont guéri des malades d’innombrables fois : il suffisait de les nouer autour des doigts ou de les porter au cou pour chasser la maladie de ceux qui souffraient.

Le contexte du narrateur : rumeurs de guerre au IVe siècle et le baiser aux portes de Paris

Ce chapitre réunit deux épisodes très parlants :

1. **Une guerre de rumeurs sur la frontière romaine :** dans la Gaule de la fin du IVe siècle, sans moyens de communication rapides, il suffisait d'un bruit selon lequel des tribus germaniques avaient franchi le Rhin pour que toute une ville prenne la fuite. Martin se sert d'un interrogatoire en pleine église pour démasquer la fausse rumeur et calmer toute la population !

2. **« Apud Parisios » — la naissance du nom de Paris :** remarque l'expression latine que Sulpice emploie pour situer la scène : *apud Parisios* (« au pays des Parisii »). Nous sommes au moment historique précis où le vieux nom romain de *Lutetia* tombe en désuétude pour laisser la place au nom de la tribu gauloise locale — **Paris** ! La porte de l'enceinte où Martin embrassa le lépreux se trouvait à l'entrée de l'*Île de la Cité*, tout près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la cathédrale Notre-Dame. Dans une société où la lèpre semait la terreur et où l'on chassait les lépreux à coups de pierres, la vision d'un évêque serrant dans ses bras un homme défiguré et l'embrassant sur la joue est restée gravée pour toujours dans la mémoire de la ville.

CHAPITRE XIX

La lettre qui guérit la fille d'Arborius, les yeux de Paulin de Nole et la chute dans l'escalier

Arborius, ancien préfet romain et homme d'une foi très profonde et sincère, avait chez lui une fille qui dépérissait, en proie à de terribles accès de fièvre quarte. Il se trouva qu'il reçut ces jours-là une lettre écrite par Martin ; au moment précis où la fièvre recommençait à monter chez la jeune fille, son père posa la lettre sur sa poitrine et, à la seconde même, la fièvre tomba et ne revint jamais. Arborius fut si frappé par ce qu'il avait vu qu'il décida sur-le-champ de consacrer sa

fille à Dieu, dans une vie de chasteté pour toujours. Il se mit alors en route pour aller trouver Martin, emmena la jeune fille avec lui — preuve vivante qu'il l'avait guérie même à distance — et tint absolument à ce que ce soit Martin lui-même, et personne d'autre, qui lui remette le voile des vierges consacrées.

Paulin, de son côté — un homme qui deviendrait plus tard pour tous un exemple extraordinaire de vie chrétienne —, se mit à souffrir d'horribles douleurs à un œil, au point qu'un voile épais se forma sur la pupille et le rendait aveugle. Martin lui passa doucement un petit pinceau médical sur l'œil, lui ôta toute douleur en un instant et lui rendit la vue, aussi parfaite qu'avant.

Quant à Martin lui-même, il eut un jour le malheur de tomber d'un étage et de dégringoler un escalier délabré, plein de marches de travers, et se retrouva couvert de plaies et de bleus de la tête aux pieds. Il gisait dans sa cellule, presque aux portes de la mort, dans des douleurs insupportables, quand, pendant la nuit, un ange lui apparut, lava ses blessures et étendit un baume apaisant sur tout son corps meurtri. Le lendemain matin, Martin se leva si bien portant et si rétabli qu'on aurait dit qu'il n'avait jamais fait la moindre chute.

Mais si je me mettais à raconter ici tous les cas un par un, nous n'en finirions jamais ; arrêtons-nous à ces quelques exemples choisis parmi tant d'autres. Ils suffisent largement à montrer la vérité sur les choses les plus admirables qui se sont produites, sans fatiguer le lecteur par trop d'histoires.

> **Le contexte du narrateur : le paludisme, les problèmes d'yeux et deux grands noms de l'aristocratie romaine**
>
> Nous croisons ici deux personnalités historiques très bien connues par d'autres sources de l'époque :

1. **Magnus Arborius et la « fièvre quarte » :** Arborius était un haut fonctionnaire impérial (*vir praefectorius*, préfet à Rome vers 379–380) et le neveu du célèbre poète Ausone, de Bordeaux. La « fièvre quarte » qui avait frappé sa fille était une forme grave de **paludisme** (*Plasmodium malariae*), caractérisée par de violentes poussées de fièvre et des frissons qui revenaient tous les trois jours (tous les « quatre jours » selon la manière romaine de compter, qui incluait le premier et le dernier jour).

2. **Saint Paulin de Nole (354–431) :** le « Paulin » guéri d'une grave affection de l'œil (probablement un ulcère de la cornée ou une cataracte traumatique, touchée avec un *peniculus*, une petite éponge ou un pinceau utilisé par les médecins antiques) n'est autre que **Pontius Meropius Paulinus**, un sénateur immensément riche né à Bordeaux, gouverneur de Campanie et le meilleur ami de notre auteur, Sulpice Sévère ! Paulin lui-même a laissé un récit de cette guérison dans ses écrits ; peu après, il vendit son immense fortune pour la donner aux pauvres et alla vivre à Nole, dans le sud de l'Italie, où il devint l'un des plus grands poètes chrétiens de l'Antiquité.

CHAPITRE XX

Le banquet de l'empereur Magnus Maximus : la coupe passée au prêtre avant l'empereur

J'en viens maintenant à un épisode qui peut paraître plus petit à côté de si grands miracles — même si, dans les temps dégradés et corrompus où nous vivons aujourd'hui, voir un évêque ne pas plier devant les flatteries de la cour impériale est presque un plus grand miracle que tous les autres ! Quand un grand nombre d'évêques de diverses provinces se réunirent à la cour de l'empereur Maxime — un homme dur, plein d'arrogance après sa victoire dans la guerre civile —, c'était pitié de voir la servilité avec laquelle tous faisaient ses quatre volontés, rabaissant la dignité des évêques au rôle de simples flatteurs du pouvoir. Martin seul garda intacte la ferme tenue d'un Apôtre ! Même lorsqu'il devait

demander à l'empereur sa clémence pour quelqu'un, il parlait avec une telle autorité qu'il semblait donner un ordre plutôt que demander une faveur. Et Maxime avait beau l'inviter à dîner avec lui à la table impériale, Martin refusait toujours, disant sans détour qu'il ne pouvait pas s'asseoir à la table d'un homme qui avait écarté deux empereurs légitimes — en prenant à l'un son trône et à l'autre la vie même.

Maxime essaya de se justifier par tous les moyens : il lui assura qu'il n'avait pas pris le pouvoir par ambition personnelle, mais qu'il avait été poussé par les soldats, par la volonté de Dieu, à gouverner et à se défendre par la force des armes ; il ajouta qu'une victoire aussi rapide que la sienne ne pouvait avoir derrière elle que la main de Dieu, et qu'aucun de ses ennemis n'avait été tué en dehors du champ de bataille. Il insista tellement, entre justifications et supplications, que Martin finit par accepter de venir au dîner — ce qui remplit de joie l'empereur, ravi de l'avoir enfin convaincu.

Le banquet avait des allures de grand jour de fête et réunissait à table les plus hauts personnages de l'Empire : il y avait là Évodius, à la fois préfet et consul, l'un des hommes les plus justes qui aient jamais existé ; et il y avait aussi deux comtes dotés des plus hauts pouvoirs militaires, qui étaient le frère de l'empereur et son oncle paternel. Entre ces deux derniers, on fit asseoir le prêtre qui accompagnait Martin ; Martin lui-même fut installé sur un tabouret bas placé juste à côté de la place de l'empereur.

Au milieu du dîner, comme l'exigeait le protocole de la cour, l'échanson apporta une coupe de vin à l'empereur. Plein de déférence, Maxime ordonna qu'on la porte d'abord au saint évêque, car il tenait beaucoup à recevoir ensuite la coupe directement des mains de Martin. Seulement Martin, après avoir bu une gorgée, tendit la coupe au prêtre qui était venu avec lui ! Il jugeait que personne dans cette salle n'avait plus de

dignité pour boire juste après un évêque, et qu'il trahirait sa conscience s'il faisait passer l'empereur lui-même ou ses proches avant un prêtre.



Au banquet impérial de Trèves, assis sur un petit tabouret à côté de l'empereur Magnus Maximus, Martin boit à la coupe royale et la passe d'abord au prêtre qui l'accompagne avant de la donner au souverain, à la stupéfaction de la cour.

Aussi incroyable que cela paraisse, l'empereur comme tous les convives furent si impressionnés par cette liberté d'esprit qu'ils apprécièrent le geste même qui les avait relégués au second rang ! En peu de temps, on ne parla plus d'autre chose dans tout le palais : à la table même de l'empereur, Martin avait eu le courage de faire ce qu'aucun autre évêque n'osait faire, pas même aux dîners de gouverneurs de second rang.

Plus tard, et bien avant que la guerre n'éclate, Martin avertit ce même Maxime de ce qui lui arriverait s'il allait jusqu'au bout de son projet d'envahir l'Italie et d'attaquer le jeune empereur Valentinien : il gagnerait la première bataille contre lui, mais mourrait peu de temps après. Et c'est exactement ce que nous avons vu nous-mêmes se produire : dès que Maxime entra en Italie, Valentinien dut fuir ; mais au

bout d'un an environ, il réorganisa son armée, assiégea Maxime dans les murs d'Aquilée, le captura et le fit exécuter.

> 🎙️ **Le contexte du narrateur : la haute politique romaine et l'entorse au protocole à Trèves**
>
> Située au palais impérial de Trèves vers **385 ou 386**, cette scène est l'un des moments les plus célèbres des relations entre le pouvoir politique et l'Église dans l'Antiquité :
>
> 1. **Qui étaient les « deux empereurs » dont parlait Martin ? Magnus Maximus** (Maxime) était un général né en Hispanie et proclamé empereur par les troupes de l'île de Bretagne en 383. Il traversa la Manche, vainquit et fit tuer le jeune empereur légitime **Gratien** (*celui à qui il prit la vie*) et fit pression sur son demi-frère, l'adolescent **Valentinien II** (*celui à qui il prit une partie de l'Empire*). Tous les personnages assis à la table sont historiques : **Flavius Évodius** fut préfet du prétoire des Gaules et consul romain en l'an 386.
>
> 2. **Le scandale de la coupe (*patera*) :** selon les règles rigides de la cour impériale, boire le premier à la coupe de l'empereur et la lui rendre en personne était la plus grande distinction qu'un invité pouvait recevoir. En passant la coupe à son simple prêtre (*presbyter*), par-dessus la tête de l'empereur, du consul et des comtes impériaux, Martin a affirmé sans dire un mot que les choses de l'esprit ne s'inclinent pas devant le pouvoir militaire ou politique.
>
> 3. **Qu'était allé faire Martin à la cour de Maxime ?** Par un autre livre de Sulpice Sévère (la *Chronique*), nous savons que Martin était allé à Trèves pour essayer de sauver de la mort l'évêque hispanique Priscillien et ses disciples, accusés d'hérésie par d'autres évêques intrigants — se battant jusqu'au bout pour empêcher l'État d'exécuter des gens pour des questions religieuses.

CHAPITRE XXI

Les conversations avec les anges et le Diable à

la corne de bœuf couverte de sang

On sait aussi de source sûre que Martin voyait souvent des anges, et qu'il conversait même directement avec eux. Quant au Diable, il le voyait si clairement devant lui que celui-ci ne pouvait jamais passer inaperçu, qu'il se montre tel qu'il était ou qu'il prenne les déguisements les plus variés pour faire le mal. Comprenant qu'aucune ruse n'était capable de tromper Martin, le Diable se vengeait en surgissant à tout bout de champ rien que pour l'insulter, puisqu'il ne pouvait pas lui tendre de pièges.

Un jour, il fit irruption dans la cellule de Martin en poussant un rugissement hideux, tenant dans sa main droite, toute barbouillée de sang, une corne de bœuf ensanglantée. Ravi du malheur qu'il venait de causer, il lui cria : « Où est ton pouvoir maintenant, Martin ? Je viens de tuer l'un des tiens ! »

Martin appela immédiatement les moines, leur raconta ce que le Diable venait de dire et les envoya faire le tour de toutes les cellules, une par une, pour voir qui manquait ou à qui il était arrivé malheur. Ils revinrent peu après dire que les moines allaient tous bien, mais qu'un paysan embauché à la journée pour apporter du bois avec une charrette était parti dans la forêt le matin même. Martin demanda aussitôt à quelques frères d'aller à sa recherche au plus vite. Non loin du monastère, ils trouvèrent le pauvre homme étendu par terre, déjà presque mort. Avec le peu de souffle qui lui restait, il expliqua aux moines ce qui s'était passé : alors qu'il resserrait les courroies de cuir qui s'étaient relâchées sur le joug des bœufs, l'un des animaux avait secoué violemment la tête et lui avait enfoncé une corne dans l'aine. Quelques instants plus tard, il mourut.

C'est à chaque lecteur de réfléchir aux raisons pour lesquelles Dieu a permis que le Diable ait part à un malheur pareil. Ce qui était stupéfiant chez Martin, c'était la clarté avec laquelle, dans ce cas comme dans

beaucoup d'autres semblables, il savait les choses bien avant qu'elles n'arrivent, ou recevait aussitôt un avertissement intérieur pour dire aux frères ce qui se passait au loin.

> **Le contexte du narrateur : le journalier du bois et la franchise de Sulpice face à la tragédie**
>
> Il y a deux très beaux détails humains dans ce chapitre :
>
> 1. **« L'un des tiens » :** comme les moines de Marmoutier vivaient retirés dans la prière (et que les plus jeunes passaient leurs journées à copier des livres), le monastère embauchait des travailleurs ruraux des environs (*mercede conducti*, payés à la journée) pour aller chercher du bois dans la forêt avec des chars à bœufs. Même s'il n'était pas moine, cet humble travailleur faisait partie de la famille spirituelle de Martin.
>
> 2. **Pas de réponses faciles à la souffrance :** face à la mort tragique de cet homme dans un accident du travail, Sulpice Sévère ne cherche pas à inventer une leçon moralisatrice ni à accuser la victime. Il a l'honnêteté de laisser la question ouverte : *« C'est à chaque lecteur de réfléchir aux raisons pour lesquelles Dieu a permis que le Diable ait part à un malheur pareil »* (*Viderit is, quo judicio Domini…*).

CHAPITRE XXII

Les déguisements de Jupiter, Mercure et Vénus — et la promesse de pardon au Diable lui-même

En bien d'autres occasions, cherchant à prendre le saint en défaut par mille ruses, le Diable se présenta à ses yeux sous les apparences les plus diverses : tantôt il prenait la forme de Jupiter, bien plus souvent celle de Mercure, et il n'était pas rare qu'il se montre aussi sous les traits de Vénus ou de Minerve. Sans jamais perdre sa sérénité, Martin se défendait toujours par le signe de la croix et par la prière.

On entendait aussi fréquemment des bandes de démons lui crier des insultes insolentes ; mais comme il savait que tout cela n'était que mensonges sans queue ni tête, Martin ne prêtait aucune attention à ces accusations. Certains moines racontaient même avoir entendu un jour un démon s'en prendre à Martin d'un ton arrogant, en lui demandant pourquoi il avait accepté au monastère des frères qui, par le passé, avaient souillé la grâce du baptême par des erreurs et des péchés graves avant de se repentir — et il se mit à débiter, un par un, les anciens péchés de chacun d'eux.

Ces moines disaient que Martin lui répondit tout net que les fautes du passé sont effacées quand quelqu'un change sincèrement de vie et que, par la miséricorde de Dieu, celui qui cesse de pécher a droit au pardon. Comme le Diable rétorquait que les grands pécheurs ne méritent pas la clémence et que Dieu ne pardonne pas une nouvelle fois à ceux qui tombent après le baptême, Martin lui aurait fait cette réponse extraordinaire :

« Si toi-même, misérable, tu cessais de persécuter l'humanité et te repentais du mal que tu as fait, même maintenant, alors que le jour du Jugement dernier est si proche, j'ai une telle confiance dans le Seigneur Jésus-Christ que je te promettrais le pardon de Dieu ! »

Quelle admirable audace dans la confiance en la bonté de Dieu ! Même sans avoir l'autorité pour garantir une telle promesse, Martin a montré par ces mots l'immensité de son cœur. Et puisque nous parlons du Diable et de ses pièges, il vaut la peine de raconter ici un épisode qui s'est déroulé tout près : même s'il n'est pas arrivé directement à Martin, il révèle clairement sa force spirituelle et mérite d'être consigné, pour que chacun soit sur ses gardes si un cas semblable venait à se présenter.

Le contexte du narrateur : les vieux dieux romains et la phrase la plus audacieuse de saint Martin

Ce chapitre contient deux moments marquants de la spiritualité du IVe siècle :

1. **Jupiter, Mercure, Vénus et Minerve :** pour les chrétiens de l'Antiquité, les dieux du panthéon romain n'étaient pas de simples figures poétiques de la mythologie ; on les voyait comme des forces spirituelles trompeuses qui se servaient de ces masques pour tenter les gens — Jupiter par l'ambition du pouvoir, Mercure par la ruse et l'argent, Vénus par la séduction et Minerve par la vanité intellectuelle.

2. **Promettre le pardon à Satan lui-même :** au temps de Martin, il y avait dans l'Église des milieux très rigides qui soutenaient que quiconque commettait un péché grave après avoir été baptisé ne pourrait plus jamais être pardonné. Non seulement Martin accueille à bras ouverts au monastère des hommes au passé difficile, mais il va jusqu'à dire au Diable lui-même que même lui serait pardonné par le Christ s'il se repentait ! C'était une affirmation si audacieuse de la miséricorde infinie de Dieu (proche de la pensée du théologien Origène) que Sulpice Sévère éprouve le besoin d'ajouter aussitôt une réserve prudente pour ses lecteurs les plus orthodoxes : *« Même sans avoir l'autorité pour garantir une telle promesse, Martin a montré par ces mots l'immensité de son cœur. »*

CHAPITRE XXIII

L'histoire de Clair, le faux prophète Anatole et la tunique qui s'évanouit dans les airs

Il y avait un jeune homme d'une famille très distinguée, appelé Clair — qui fut plus tard ordonné prêtre et repose aujourd'hui dans la paix de Dieu après une sainte mort —, qui avait tout quitté pour aller vivre près de Martin, et qui parvint rapidement à une foi profonde et à une vie exemplaire. Clair avait construit un petit ermitage près du monastère de l'évêque, où plusieurs moines vivaient déjà avec lui. Un jour, un jeune

homme appelé Anatole frappa à leur porte : il se disait moine, se faisait passer pour la personne la plus humble et la plus innocente du monde, et finit par rester vivre là, en communauté avec les autres.

Au bout de quelque temps, il se mit à raconter à ses compagnons qu'il recevait régulièrement la visite d'anges qui venaient parler avec lui. Comme personne n'y croyait, il trouva le moyen d'impressionner plusieurs moines par un certain nombre de phénomènes étranges. Bientôt, il déclarait ouvertement que les anges allaient et venaient sans cesse avec des messages entre lui et Dieu, et il exigeait d'être traité comme un vrai prophète. Clair, pourtant, ne se laissa jamais avoir. Furieux de ne pas réussir à le convaincre, Anatole se mit à le menacer de la colère de Dieu et de châtiments imminents pour avoir douté de la parole d'un saint.

Finalement, un jour, il fit cette annonce solennelle : « Sachez que cette nuit le Seigneur va m'envoyer du Ciel une tunique blanche ! Demain, je marcherai au milieu de vous en la portant, et vous aurez là la preuve que je porte en moi la puissance de Dieu, vêtu d'un habit qui vient des mains de Dieu Lui-même ! »

Inutile de dire que toute la communauté était dans un état de grande agitation, attendant ce qui allait se passer. Or, vers minuit, le monastère entier sembla trembler jusque dans ses fondations, comme si des gens tapaient violemment du pied sur le sol. De la cellule d'Anatole sortaient des éclairs répétés de lumière vive, accompagnés d'un bruit de pas pressés allant et venant et d'un murmure confus de voix nombreuses. Soudain, ce fut le silence ; Anatole ouvrit la porte, appela l'un des moines qui étaient dehors, nommé Sabatius, et lui montra la tunique qu'il portait.

Bouche bée, Sabatius courut réveiller les autres. Clair lui-même vint aussitôt voir ce qui se passait ; on apporta une lampe allumée et tous se mirent à examiner le vêtement en détail. L'étoffe était

extraordinairement douce, d'un blanc pur et bordée de bandes d'une pourpre éclatante — mais ils avaient beau regarder, personne ne pouvait dire de quelle fibre ni de quelle laine elle était faite. Pourtant, à l'œil comme au toucher, elle semblait sans l'ombre d'un doute être une vraie tunique.

Prudemment, Clair demanda aux frères de passer le reste de la nuit à prier pour que Dieu leur montre clairement ce qui se cachait derrière tout cela ; et ils restèrent ainsi jusqu'à l'aube, à chanter des hymnes et des psaumes. Dès que le soleil se leva, Clair prit Anatole par la main droite, décidé à le conduire devant Martin, bien certain qu'aucune ruse du Diable ne pourrait tromper les yeux de l'évêque. À cet instant, le malheureux paniqua : il se mit à freiner des quatre fers et à crier qu'il avait reçu du Ciel l'ordre exprès de ne pas paraître devant Martin ! Et quand les autres moines le saisirent pour l'emmener de force, la tunique s'évanouit dans les airs en un clin d'œil, entre les mains mêmes de ceux qui le tenaient.

Qui peut douter qu'ici encore on ait vu la puissance spirituelle de Martin, au point que le Diable ne put même pas maintenir sa tromperie dès qu'il comprit qu'il lui faudrait affronter le regard de l'évêque ?

> **Le contexte du narrateur : la vanité cachée et la tunique des sénateurs romains**
>
> **Clair** était l'un des disciples les plus aimés de Martin (il mourrait quelques jours avant son maître, en novembre 397, et Sulpice l'a évoqué avec beaucoup d'émotion dans ses lettres). Remarque un détail révélateur de la tunique « céleste » d'Anatole : elle était *« d'un blanc pur et bordée de bandes d'une pourpre éclatante »* (*candore eximio, micanti purpura*). Dans la société romaine, la tunique blanche à bandes de pourpre (*tunica laticlavia*) était le vêtement réservé aux sénateurs et aux hauts magistrats !
>
> Autrement dit, même enfermé dans un pauvre monastère, le désir d'importance refoulé d'Anatole s'est trahi quand il a imaginé que Dieu l'habillait comme un sénateur romain. Et remarque comment tout se dénoue à

> Marmoutier : ni les yeux ni les mains des moines, à la lumière de la lampe, n'ont réussi à prendre l'illusion en défaut, mais la seule perspective d'affronter le regard calme et limpide de Martin a suffi pour que toute la mise en scène s'effondre !

CHAPITRE XXIV

Les faux Christs en Hispanie et le Diable habillé en empereur : « Je ne reconnaîtrai pas le Christ sans les marques de la Croix »

On remarqua justement que, dans ces mêmes années, apparut en Hispanie un jeune homme qui, après s'être fait un nom auprès du peuple par divers prodiges, se gonfla tellement de vanité qu'il commença par dire qu'il était le prophète Élie. Comme beaucoup de gens le croyaient sans se poser de questions, il franchit un pas de plus et se mit à déclarer qu'il était le Christ lui-même — trompant tant de monde que même un évêque appelé Rufus s'agenouilla pour l'adorer comme s'il était le Seigneur, un scandale qui lui coûta plus tard sa charge d'évêque. Plusieurs frères nous ont aussi raconté qu'exactement à la même époque, un autre homme s'était levé en Orient en prétendant être saint Jean. En voyant apparaître partout de faux prophètes de ce genre, on comprend bien que la venue de l'Antéchrist ne peut pas être loin, et qu'il prépare déjà le terrain à travers ces personnages.

Mais je ne peux pas manquer de raconter ici avec quelle subtilité le Diable essaya de tromper Martin lui-même vers cette même époque. Un jour, alors que Martin priait seul dans sa cellule, apparut, debout devant lui, une silhouette baignée et entourée d'un flamboiement de lumière pourpre — conçue jusque dans le moindre détail pour éblouir celui qui la regardait par ce faux éclat. Il portait un vêtement impérial, sur la tête

une couronne d'or sertie de pierres précieuses, aux pieds des chaussures recouvertes d'or, et il avait un air si serein et un sourire si radieux qu'il ressemblait à tout sauf au Diable.

Se retrouvant face à cette apparition éblouissante, Martin resta d'abord sans réaction, et pendant un bon moment personne ne dit un mot. Ce fut finalement le Diable qui rompit le silence : « Reconnais, Martin, celui qui se tient ici devant toi ! Je suis le Christ : comme je suis sur le point de descendre sur la terre, j'ai voulu t'apparaître à toi d'abord. »

Martin garda le silence, sans rien lui répondre. Le Diable revint alors à la charge, plus hardi encore : « Martin, pourquoi hésites-tu à croire, alors que tu me vois de tes propres yeux ? Je suis le Christ ! »

À ce moment-là, éclairé intérieurement par l'Esprit Saint pour comprendre qu'il avait devant lui le Diable et non le Seigneur, Martin lui répondit : « Le Seigneur Jésus n'a jamais dit qu'il reviendrait vêtu de pourpre et une couronne royale sur la tête. Je ne croirai jamais que le Christ est venu si je ne Le vois pas avec l'apparence et les traits qu'Il avait quand Il a souffert dans la Passion, portant sur Son corps les marques de la Croix ! »



Dans la pénombre de sa cellule, devant le Diable enveloppé de lumière pourpre, en vêtement royal, chaussures dorées et couronne de pierres précieuses, Martin répond : « Je ne croirai jamais que le Christ est venu si je ne Le vois pas avec l'apparence qu'Il avait quand Il a souffert dans la Passion, portant sur Son corps les marques de la Croix ! »

À peine eut-il entendu ces mots que la silhouette se dissipa en une seconde comme de la fumée, laissant la cellule remplie d'une puanteur si écœurante qu'il ne resta pas le moindre doute : c'était bien le Diable. Et pour que personne ne pense qu'il s'agit d'une légende inventée, je dis tout de suite que j'ai entendu cette histoire, exactement comme je viens de la raconter, de la bouche même de Martin.

Le contexte du narrateur : le sommet du livre — contre un Christ habillé en empereur

Pour beaucoup d'historiens et de penseurs, ce chapitre XXIV — raconté directement par Martin à Sulpice Sévère — est la page la plus profonde et la plus actuelle de toute la biographie.

Remarque d'abord la mention de l'**Hispanie** (l'actuelle péninsule Ibérique) : à la fin du IVe siècle régnait dans les provinces ibériques une intense

atmosphère de fin du monde, au point qu'un évêque local appelé Rufus se laissa entraîner par un charlatan qui prétendait être le Christ.

Mais remarque surtout **les vêtements que le Diable choisit pour se faire passer pour Jésus** : une robe de pourpre (*vestis regia*), un diadème d'or et de pierres précieuses (*diadema*) et des chaussures couvertes d'or (*calcei auro illiti*). Pièce par pièce, c'était la tenue d'apparat des empereurs romains du IVe siècle ! À mesure que l'Empire devenait officiellement chrétien, beaucoup d'évêques habitués aux palais commençaient à imaginer le Christ comme un monarque impérial, tout en or et en triomphe terrestre. La réponse de Martin traverse les siècles comme un éclair : un Christ plein de luxe et de pouvoir, coupé de ceux qui souffrent et sans les plaies de la Croix, est une contrefaçon. Pour Martin, le vrai visage du Christ reste celui du pauvre transi de froid à qui il a donné la moitié de son manteau aux portes d'Amiens.

CHAPITRE XXV

La visite de l'auteur à saint Martin : l'évêque qui lava les pieds de son biographe

De fait, j'entendais parler depuis longtemps de la foi de Martin, de sa manière de vivre et de sa force intérieure, et je portais en moi un immense désir de le rencontrer en personne ; j'ai donc pris la route avec une joie énorme, pour un voyage entrepris exprès pour lui rendre visite. Et comme je nourrissais déjà le désir d'écrire sa biographie, j'en ai profité pour l'interroger directement sur certaines de ces choses — autant que sa modestie me permettait de le faire — et j'ai recueilli le reste auprès de ceux qui avaient assisté aux épisodes ou les connaissaient de première main.

Tu aurais du mal à croire avec quelle humilité et quelle affection il m'a reçu ce jour-là ! Il était sincèrement ému et plein de joie dans le Seigneur de voir que nous l'estimions au point de nous être mis en route

exprès, rien que pour le voir. Pauvre pécheur que je suis — j'ai presque honte de le raconter ! —, après nous avoir fait l'honneur de nous inviter à manger à sa table, c'est lui-même qui m'a versé de l'eau sur les mains avant le repas ; et, à la tombée du soir, c'est lui-même qui s'est agenouillé pour nous laver les pieds ! Je n'ai même pas eu le courage de refuser ni de l'en empêcher : il émanait de lui une autorité morale si grande que lui désobéir me semblait presque une faute grave.



En fin d'après-midi à Marmoutier, le vieil évêque Martin s'agenouille sur le sol de pierre pour laver de ses propres mains les pieds fatigués par le voyage de son biographe et ami, Sulpice Sévère.

Dans toutes les conversations qu'il a eues avec nous, il ne nous a parlé que d'une seule chose : combien il était nécessaire de lâcher les illusions du monde et les fardeaux de cette vie pour suivre le Seigneur Jésus les mains libres et le cœur léger. Et il nous citait sans cesse, comme le meilleur exemple vivant de notre temps, le grand Paulin — dont j'ai parlé tout à l'heure —, qui avait vendu d'innombrables domaines pour suivre le Christ et avait été presque le seul homme de notre génération à accomplir à la lettre tout ce que demande l'Évangile. C'était lui qu'il

fallait regarder, insistait Martin, c'était son chemin qu'il fallait suivre ! Il disait que notre époque avait une chance énorme d'avoir une preuve vivante d'une telle foi et d'un tel courage : en vendant tout pour le donner aux pauvres comme Jésus l'avait demandé, un homme immensément riche comme Paulin avait montré dans la pratique qu'il était possible de faire ce que tout le monde croyait impossible.

Et quelle fermeté, quelle noblesse il y avait dans les paroles et la conversation de Martin ! Quelle lucidité impressionnante, quelle vivacité et quelle clarté il avait pour expliquer les passages les plus difficiles de la Bible ! Comme je sais que beaucoup de gens sont sceptiques là-dessus — j'en ai vu moi-même faire la moue alors que c'était moi qui le leur racontais —, je jure devant Jésus et sur la foi que nous partageons que jamais de ma vie je n'ai entendu de la bouche de personne tant de sagesse, tant d'intelligence, ni une parole si claire et si pure. Il est vrai qu'à côté de la grandeur morale de Martin, louer sa façon de parler semble peu de chose ; mais il est tout de même étonnant qu'un homme qui n'a jamais fréquenté les grandes écoles n'ait pas manqué même de ce don-là.

Le contexte du narrateur : quand la visite change la vie de l'écrivain

Dans ce chapitre, **Sulpice Sévère** lui-même entre dans l'histoire à la première personne ! Entre **394 et 396 apr. J.-C.**, Sulpice — alors jeune veuf issu d'une très riche famille d'Aquitaine, formé au droit et à l'art oratoire à Bordeaux — se rendit à Tours pour rencontrer le vieil évêque Martin (qui devait avoir alors environ 60 ou 80 ans).

Pour un aristocrate romain, arriver de voyage et voir le maître de maison — un évêque vénéré, qui plus est — s'agenouiller par terre pour essuyer la poussière de ses sandales et lui laver les pieds (un service réservé aux esclaves les plus humbles !) fut un bouleversement intérieur qui changea sa vie pour toujours : de retour chez lui, Sulpice quitta lui aussi sa carrière publique pour fonder une communauté religieuse sur son domaine de Primuliacum.

Remarque aussi la défense passionnée que Sulpice fait de l'intelligence de Martin : les évêques élitistes de Gaule le méprisaient parce qu'il était un *homo illiteratus* — un « homme sans lettres », c'est-à-dire un ancien soldat élevé à la caserne, qui n'avait pas étudié la rhétorique classique dans les grandes écoles romaines. Sulpice, qui était l'un des écrivains les plus brillants de son temps, tient à jurer à ses lecteurs qu'il n'avait jamais entendu personne s'exprimer avec autant de clarté, de pureté de langue et de profondeur que ce vieux soldat !

CHAPITRE XXVI

Le portrait intérieur : l'enclume du forgeron et sa patience envers ses propres prêtres

Ce livre touche à sa fin et il est temps de conclure — non pas qu'il n'y ait plus rien à raconter sur Martin, mais parce que moi-même, comme ces mauvais poètes qui s'essoufflent dans la dernière ligne droite de leur œuvre, je me sens écrasé par la grandeur du sujet.

Car si les épisodes visibles de sa vie peuvent encore se mettre en mots, tant bien que mal, quand il s'agit de sa vie intérieure, de son quotidien silencieux et de ce cœur uni à Dieu en permanence, je le dis en toute franchise : il n'y a pas de mots humains qui suffisent à les décrire. Cette constance calme et équilibrée dans ses jeûnes, cette endurance dans les nuits passées à veiller en prière comme s'il faisait jour, sans jamais perdre une seule minute loin du service de Dieu, sans jamais tomber dans l'oisiveté ni se perdre dans les affaires du monde, ne mangeant et ne dormant que le strict minimum pour que le corps tienne debout — j'avoue sans exagérer que même Homère en personne, comme on dit, s'il revenait du monde des morts, ne pourrait pas dépeindre tout cela comme il le mérite, tant la vie de Martin dépasse ce qu'un livre peut contenir.

Pas une seule heure, pas un bref instant ne passait sans qu'il soit en prière ou plongé dans la lecture ; d'ailleurs, même quand il lisait ou qu'il avait une autre tâche en main, il ne détachait jamais son cœur de la prière. Il faisait penser au geste habituel des forgerons qui, tout en façonnant le fer rouge, donnent de temps en temps un léger coup sur l'enclume vide pour reposer le bras sans perdre le rythme : de même Martin, même quand il semblait occupé à d'autres affaires, continuait à prier intérieurement tout le temps.

Quel homme extraordinaire, lumineux, incapable de feinte ou de malice ! Il n'a jamais condamné personne, n'a jamais rendu la pareille à ceux qui lui faisaient du mal. Il avait acquis une si grande patience face aux insultes que, bien qu'il fût l'évêque du diocèse, même les clercs du rang le plus bas le traitaient souvent sans respect, et il ne leur arrivait rien : jamais, pour cette raison, il n'a retiré son poste à l'un d'eux ni cessé de les traiter avec toute son affection.

Le contexte du narrateur : le battement de l'enclume et les insultes à l'intérieur de sa propre Église

Ce chapitre nous laisse l'une des plus belles images de la littérature antique : l'**enclume du forgeron** (*incus fabrorum*). Dans les anciennes forges (et encore dans les ateliers traditionnels jusqu'à très récemment !), pendant que le forgeron retournait la pièce de fer dans le feu avec ses pinces, il laissait le marteau donner un petit coup souple et rythmé directement sur le fer de l'enclume, pour ne pas casser la cadence de son bras. Pour Sulpice, prier n'était pas, chez Martin, une tâche à part : c'était le battement constant du cœur au milieu de toute la vie.

Et qui étaient ces « clercs du rang le plus bas » (*infimi clerici*) qui insultaient Martin au sein même du diocèse de Tours sans qu'il les punisse ? Le cas le plus célèbre (raconté plus tard par Sulpice dans ses *Dialogues*) est celui d'un jeune prêtre appelé **Brice** (*Brictius*), qui se moquait tout haut des visions de Martin et de ses pauvres vêtements. Quand les moines, indignés, demandèrent à l'évêque de le chasser, Martin répondit seulement : *« Si le Christ a supporté Judas, pourquoi ne supporterais-je pas Brice ? »* — et il ajouta

qu'un jour Brice se repentirait et lui succéderait comme évêque de Tours, ce qui arriva effectivement en 397 !

CHAPITRE XXVII

Conclusion : un visage lumineux et la réponse aux évêques envieux

Personne n'a jamais vu Martin se mettre en colère, personne ne l'a jamais vu hors de lui, abattu par la tristesse ou pris de fou rire : il était toujours le même homme serein, avec une joie si lumineuse imprimée sur le visage qu'il semblait vivre déjà au-delà de la condition humaine. Sur ses lèvres, il n'y avait que le nom du Christ ; dans son cœur, il n'y avait de place que pour la bonté, la paix et la compassion. Souvent, il pleurait même pour les péchés de ceux qui disaient les pires horreurs sur lui dans son dos et qui, alors qu'il vivait tranquillement dans son coin sans faire de mal à personne, le mordaient de leurs langues venimeuses de vipères.

La vérité, c'est que nous avons nous-mêmes connu certains de ces hommes pleins d'envie devant sa vie et son intégrité — des gens qui détestaient voir en Martin les qualités qu'ils n'avaient pas eux-mêmes et qu'ils n'avaient pas le courage d'imiter. Et le plus triste et le plus honteux — cela fait mal rien que de l'écrire ! —, c'est que ces quelques persécuteurs étaient presque tous des évêques ! Mais il ne sert à rien de donner ici leurs noms, ils ont beau aboyer autour de nous : il suffit largement que, si l'un d'eux lit ces pages et se sent visé, il soit rempli de honte ; car s'il se met à crier et entre en fureur, il avouera tout seul que c'était de lui que nous parlions — alors que nous pensions peut-être à d'autres !

Pour le reste, s'il y a des gens de cette sorte qui en viennent à nous haïr nous aussi parce que nous défendons un homme comme Martin, nous acceptons cette hostilité comme un honneur. Je suis absolument certain que ce petit livre fera la joie de toutes les bonnes personnes à la foi sincère. Quant aux autres, si quelqu'un lit ces pages avec malveillance et incrédulité, qu'il s'arrange avec sa propre conscience. Pour ma part, j'ai la conscience tout à fait tranquille : j'ai écrit ce livre poussé seulement par la certitude de ce que j'ai vérifié et par l'amour du Christ, j'ai rapporté des faits bien attestés et j'ai dit la vérité. Et j'espère vivement que Dieu réserve une récompense non seulement à ceux qui liront cette histoire, mais surtout à ceux qui se laisseront toucher par elle et qui croiront.

> **Le contexte du narrateur : un livre écrit pour défendre un homme encore vivant**
>
> Nous voici à la dernière ligne de l'œuvre de Sulpice Sévère — et il y a ici un fait extraordinaire : quand Sulpice pose sa plume à la fin de ce chapitre XXVII, dans les premiers mois de l'année **397**, **saint Martin était encore vivant !**
>
> Voilà pourquoi ces derniers chapitres parlent de lui au présent : le livre est né comme une défense passionnée de Martin contre les évêques mondains de Gaule qui le méprisaient dans les couloirs du pouvoir. Remarque la fine ironie de la pique finale — digne d'un grand avocat de prétoire : Sulpice n'écrit le nom d'aucun évêque envieux pour que, si l'un d'eux proteste publiquement en lisant le livre, il finisse par se désigner lui-même devant tout le monde !

ÉPILOGUE DU NARRATEUR

Ce qui s'est passé ensuite : la mort de saint Martin et l'origine du 11 novembre

Pourquoi le livre de Sulpice Sévère se termine-t-il sans raconter la mort de saint Martin ? Pour la raison la plus simple qui soit : quand le

manuscrit fut achevé et partit pour la maison de Didier, au printemps ou à l'été 397, Martin parcourait encore les routes de la Gaule.

La fin de son voyage était pourtant toute proche — et c'est Sulpice Sévère lui-même qui l'a racontée peu après dans trois lettres inoubliables (les *Lettres à Eusèbe, au diacre Aurèle et à sa belle-mère Bassula*).

À la fin d'octobre ou dans les premiers jours de novembre de cette même année **397**, déjà très usé par les années, Martin apprit que les prêtres de la paroisse de **Candes** (aujourd'hui *Candes-Saint-Martin*, là où la Vienne se jette dans la Loire) étaient en conflit les uns avec les autres. Fidèle à son principe de ne jamais laisser un conflit sans remède, il partit aussitôt pour rétablir la paix entre eux.

Après avoir réussi à réconcilier le clergé de Candes, alors qu'il s'apprêtait à regagner son cher monastère de Marmoutier, il sentit soudain ses forces l'abandonner, terrassé par une très forte fièvre. Ses disciples se rassemblèrent autour de sa couche, baignés de larmes : *« Père, pourquoi nous quittes-tu ? À qui nous confies-tu, orphelins que nous serons ? Des loups voraces se jetteront sur ton troupeau ! »* Partagé entre le désir de partir enfin vers Dieu et la peine de laisser ses moines sans protection, Martin prononça alors l'une des phrases les plus célèbres de sa vie : **« Seigneur, si ton peuple a encore besoin de moi, je ne refuse pas le travail (*non recuso laborem*) ; que ta volonté soit faite. »**

Dans les derniers jours de la fièvre, il ne permit même pas qu'on glisse sous son corps un simple matelas de paille : il tint à mourir étendu sur le dos, à même le sol, sur une couche de **cendres et une rude tunique de pénitence**, en disant à ses disciples : *« Un chrétien ne doit pas mourir autrement que sur la cendre. »* Quand les prêtres voulurent le tourner un peu sur le côté pour soulager les douleurs de son corps, il leur demanda : *« Laissez-moi, frères, laissez-moi regarder le ciel plutôt*

que la terre, pour que mon esprit s'habitue déjà au chemin qu'il va prendre vers le Seigneur. » Dans ses tout derniers instants, sentant la présence du Diable debout à côté de lui, il l'affronta une dernière fois : *« Que fais-tu ici, bête cruelle ? Tu ne trouveras en moi rien qui soit à toi, maudit : je vais être accueilli dans le sein d'Abraham ! »* Et c'est ainsi qu'il partit en paix, le **8 novembre 397**.

Le corps fut transporté en bateau sur la Loire, en remontant le fleuve, jusqu'à la ville de **Tours**, accompagné d'une foule comme on n'en avait jamais vu — Sulpice nous dit que les moines à eux seuls étaient près de deux mille, sans compter d'innombrables femmes consacrées et les populations entières des villes et des villages, qui marchaient le long des rives en chantant des psaumes au passage du bateau.



Un matin de novembre 397 sur la Loire : le bateau qui transporte le corps de saint Martin de Candes à Tours est accompagné sur les deux rives par des milliers de moines et d'habitants, des torches à la main, sous la lumière dorée de « l'été de la Saint-Martin ».

L'enterrement solennel à Tours eut lieu trois jours plus tard, le **11 novembre 397**. C'est exactement cette date — le jour où le corps de

Martin fut mis en terre au seuil de l'hiver européen, au moment où les travaux des champs s'achevaient, où l'on goûtait le vin nouveau dans les caves et où l'on faisait griller les châtaignes de la saison — qui est restée gravée pour toujours dans la mémoire de toute l'Europe comme la **Saint-Martin**.

À propos de cette édition numérique illustrée

Cette édition en français contemporain présente, en intégralité et sous une forme fluide et accessible, l'œuvre latine originale de **Sulpice Sévère**, *De vita beati Martini* (*Patrologia Latina*, vol. 20, éd. J. P. Migne, 1845 / Wikisource).

Outre la version contemporaine des 27 chapitres et de la Lettre de dédicace à Didier, le livre comprend 14 illustrations (une carte historique et 13 peintures historiques) et les notes du narrateur sur le contexte historique, social, géographique et spirituel de la fin du IVe siècle.

Cette traduction française a été réalisée à partir de l'édition anglaise, *The Life of Saint Martin*, elle-même établie à partir de l'édition portugaise contemporaine *A Vida de São Martinho*, et elle est publiée sous la même licence.

Licence du texte source de Wikisource : Creative Commons Attribution-ShareAlike 3.0 Unported / GNU FDL.